



3 1761 07966687 1



1512

THE TENT

TRIO

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

THE TENT

HISTOIRE

DE MADAME

DE BELLERIVE,

O U

PRINCIPES SUR L'AMOUR

ET SUR L'AMITIÉ

PAR M. LE CHEVALIER D****.
(Le Marquis de Puységur.)



A FRANCFORT,

&

A LEIPSIG, en Foire.

M. DCC. LXIX.

Ed. 1768 - Paris - in-12.

Ed. 1780 - in-12 - Sagay -

vejs: Cien sátaciones relativas
au clergé séculier et régulier
(recueillies par de Puységur.)
1771 - 3 vol. in-8. — 8

PG

2022

P8H5





HISTOIRE

DE MADAME

DE BELLERIVE.

OUI, Madame, c'est la bonne éducation qu'a reçu de sa mere la Marquise de Lisseval, qui m'engage à vous assurer qu'il n'y a surement rien de vrai dans le conte ridicule qu'on vous a fait sur elle. Daignez réfléchir, Madame, sur les principes qui menent à présent les gens d'un certain ton; nous ne sommes plus aujourd'hui esclaves des préjugés du peuple, nous sçavons apprécier tous ces dehors de sagesse, cette modestie affichée, & cette régularité dont se piquoient si ridiculement nos vieux peres, & qu'ils appelloient bonnement *vertu*. Nous sçavons à présent que

A ij

la vertu consiste uniquement dans l'*bonneté*, & que c'est manquer essentiellement à soi-même, & au public, que de donner la moindre atteinte à cette *bonneté*. La Marquise de Lisseval, personne bien née, nouvelle mariée, vivant avec la meilleure compagnie, pénétrée certainement de la vérité de ce principe, n'a donc point été capable d'afficher la conduite secrète d'une amie respectable par son rang, & par son état; ainsi, ce qui fait le fond de l'Histoire qu'on vous a rapportée, n'est que ces médifances ordinaires que se permettent les plus frivoles de nos jeunes gens qui n'ont pas encore acquis cette *bonneté* par principe, qui est la véritable & seule vertu. Vous sçavez, d'ailleurs, que c'est à la publication de la Paix, après la guerre en 1748, que la Marquise est sortie du Couvent où vous l'avez vue; & que, depuis l'âge d'environ dix ans, elle a toujours demeuré avec sa mere, jusqu'à son mariage, au commencement de cette année, & vous ne pouvez douter de la bonne éducation qu'elle en a reçu. J'ai souvent été moi-même témoin des leçons les plus utiles que lui a donné la Comtesse de Bellerive; je puis répondre que la Marquise en a bien profité, & qu'elle n'est pas

capable de manquer à l'*bonnéteté*. Mais pour vous persuader encore mieux, je veux vous rapporter mot à mot la meilleure de ces leçons que j'ai entendu donner bien attentivement, & à laquelle je donnai lieu, c'est l'histoire véritable & sincère de la mere, c'est l'expression de tous ses sentimens & de ses plus secretes pensées, enfin c'est le recit qu'elle nous fit pendant deux jours à sa Campagne, & qui nous occupa bien plus agréablement que le meilleur Roman. Le petit triomphe que ce recit m'a procuré, m'engagea sur le champ à le mettre par écrit, j'en ai fait part depuis à la Comtesse; c'est avec elle-même que je l'ai revu & corrigé, & je vais le copier exactement : ainsi vous pouvez compter sur l'exactitude la plus scrupuleuse de ce que je vous marque aujourd'hui 3 Septembre 1761. Voici donc la conversation, telle qu'elle a été tenue; c'étoit il y a trois ans à B***, le 18 Août, deux heures après le dîné.

La conversation, qui, jusques-là, n'avoit été que vive & plaisante, devint alors trop agitée; on ne raisonnoit plus : je me souviens, qu'il faut se taire quand on n'écoute plus que les faillies de l'imagination, & que chacun, pour placer une

plaisanterie , donne au système le plus sagement amené , la tournure qu'il croit la plus agréable d'exciter le rire.

On me croyoit battu sur certaine assertion que j'avois mis en avant , lorsque la maîtresse de la maison , dans les yeux de qui j'avois lû cette approbation raisonnée , qui vient de la conviction à laquelle la complaisance n'a aucune part , & que de beaux yeux rendent si noblement , m'ayant écouté avec attention , prit tout d'un coup la parole avec une modeste vivacité : Mesdames , dit - elle , vous êtes jeunes , le système du Chevalier vous a d'abord étonnées , il vous offense peut-être ; si dans ce moment vous écoutiez un peu la raison , mon expérience vous apprendroit que le Chevalier n'a pas tort , & que nous aurions souvent raison d'adopter son système. On rit beaucoup ; mais cependant l'esprit , & sur-tout le caractère de vérité qui brilloit dans toutes les actions & jusques dans les moindres discours de la Comtesse de Bellevue , attiroit l'attention. Ce n'est point des raisonnemens , dit-elle , que je voudrois faire , ils servent peu quand on est jeune & jolie , on les trouve si languissans , si froids , si gênans ; mais si vous aviez plus de patience que vous n'en témoignez ,

au lieu de faire la lecture , je vous raconterois des faits , qui prouvent beaucoup en faveur de ce systême. En vérité Monsieur le Chevalier , dit-elle , si vous pouviez sçavoir l'histoire de ma vie , j'aurois cru que vous tiriez sur moi ; mais je vois que la vérité se montre toujours la même à ceux qui la cherchent de bonne foi. Sans doute que vous avez rencontré , par la grande justice de votre esprit , ce que je n'ai appris qu'à mes dépens , mais que j'ai cherché avec bien des soins , car , Mesdames , vous direz tout ce qu'il vous plaira , nous n'avons rien de mieux à faire , dans toute notre vie , qu'à nous procurer un véritable ami ; & la personne qui abrège la route qui mene à ce but , est sans contredit la plus habile & doit jouir du plus grand bonheur.

Ce début , après tout ce que l'on venoit de dire , parut bien plus singulier. La jeune Marquise de*** qui s'étoit déchaînée contre un sentiment qui revoltoit , disoit-elle tous les principes , lui dit : Madame , je vois qu'après nous avoir dit sans doute des faits vrais , nous resterons persuadées , que si l'on a des amis i'on ne sçauroit les devoir qu'à des façons de se conduire fort différentes de ce ridicule systême ,

& j'ai trop bonne opinion de vous, pour vous croire dans d'autres sentimens; il seroit trop affligeant pour les honnêtes femmes de renoncer à l'amitié, ou de ne pouvoir y prétendre, qu'à des conditions aussi singulières. Madame, lui dit la Comtesse, votre colère est trop intéressante pour la blâmer légèrement, mais vous avez trop d'esprit pour prendre de travers un principe qui est fait pour nous faire plutôt éviter des écueils, que pour nous y entraîner. N'outrons rien, Madame, voyons chaque chose dans le juste point de vue du motif qui y engage, & ne jugeons point sans un peu de réflexion. J'ai de l'expérience, mon âge me met en droit de le dire; à quarante-cinq ans, on voit bien différemment qu'à l'âge de vingt ans. Ne jugez pas le Chevalier digne de votre courroux, avant de m'avoir entendue. Il ne veut pas se donner la peine de développer les raisons qui parlent en sa faveur; il ne vous a exposé que ses idées; il se tait par méchanceté; je vois dans ses yeux qu'il ne vous juge point assez raisonnable, pour qu'il perde son temps à vous éclairer; mais je m'en charge : nous autres femmes, nous ne comptons pas pour ruineux les frais que nous faisons en paroles,

nous n'avons rien à faire , je vais parler si vous me promettez de ne pas m'interrompre. Imaginez-vous que je tiens un livre , & que je vous lis un Roman bien à la mode.

La fille de la Comtesse , jeune , vive , quelquefois étourdie , au moins maman , vous n'en êtes pas l'Heroïne , dit-elle brusquement. Je vous assure que si , ma fille , je vous ai toujours dit que quand vous auriez dix-huit ans , je vous traiterois comme mon amie , vous les aurez demain , ainsi je vous traite à l'avenant , & je ne veux plus vous instruire , qu'en vous ouvrant mon cœur , & mon ame. Les faiblesses que vous y lirez vous préserveront des mêmes erreurs ; & , connoissant les moyens par lesquels j'ai pû réussir , il ne tiendra qu'à vous d'en faire des règles de conduite.

Toute la compagnie , qui respectoit & aimoit sincèrement la Comtesse de Belle-rive , lui promit une attention & un silence excité par la curiosité , ainsi il fut bien observé , & Madame de Bellerive commença de la sorte.

Mon éducation & mon entrée dans le monde n'ont rien eu d'intéressant : à dix-sept ans , je sortis du Couvent ; l'on me

maria par convenance , six mois après. M. de Bellerive avoit vingt-quatre ans , & cet âge qui me paroissoit déjà avancé , ne lui avoit pas acquis toute la raison desirable ; il n'avoit nul défaut essentiel , mais il n'existoit point par lui-même. Attaché par préjugé aux usages , il s'en étoit fait des principes , & sa conduite étoit réglée par eux , sans qu'il eut ni la force ni l'adresse de se détacher de ceux-même qui le gênoient. J'étois jolie , très-naïve ; je le trouvois bien , & je ne doutai jamais que je ne dus l'aimer à la folie. Pour lui au contraire , il ne put jamais s'imaginer qu'il fut capable d'en venir à ce qu'il appelloit , cette extrémité ; il avoit de l'honneur , il n'étoit ni présomptueux ni exigeant , & , pour rien au monde , il n'eut voulu me rendre malheureuse ; mais il n'imaginoit pas pouvoir être nécessaire à mon bonheur ; de sorte que mes projets d'amour , & ce que mes bonnes Religieuses m'avoient annoncé du bonheur que l'on goûte , selon elles , dans l'union de deux cœurs , tout cela , à mesure que j'acquerois des connoissances , me paroissoit s'éloigner de moi.

Pendant les premiers mois , j'aimois mon mari à la folie ; j'aurois crû être la plus

(II)

malheureuse & la plus perfide des femmes, s'il avoit ignoré la moindre de mes pensées ; mais , accoutumée à réfléchir quelquefois , je ne tardai pas à m'appercevoir qu'il ne répondoit que par la politesse à cette confiance , qu'il la traitoit même d'enfantillage , & que j'étois bien éloignée de gagner la sienne : il me donna quelques fêtes d'assez bon goût ; mais elles étoient dédiées au public , je n'en étois la reine que parce que l'usage le vouloit ; la première me plut beaucoup , je lui témoignai ma reconnoissance , avec cette bonne-foi que l'on n'imite point. Nous étions seuls ; il ne m'entretint que de son dépit : il n'y a pas eû , me dit-il , la moindre petite histoire , pas même une tracasserie. Je vous réponds , me disoit-il réellement fâché , que c'est autant de peines & de dépenses perdues ; on n'en parlera pas dans huit jours ; il n'y a que ces choses-là qui rendent les fêtes célèbres. Vous êtes étrange, Monsieur, lui disois-je, pour moi j'en suis comblée de joie : je serois au desespoir que quelqu'un se fut plaint , ou dût avoir du regret de s'y être trouvé. Bon , Madame , me répondit Monsieur de Bellerive , il n'y a rien qui caractérise les fêtes brillantes comme les aventures ; toute

ma reconnoissance fut comptée pour zéro : le Comte s'endormit en colère contre tout le monde , & moi , je restai fort étonnée de sa singularité.

Je ne vous conte ces riens , Mesdames , que pour vous peindre le caractère de mon mari , & pour vous faire voir ce qu'une personne de bonne-foi , & qui ne demande qu'à aimer , dût faire de démarches inutiles pour y parvenir. Chaque jour je me reprochois , comme si j'en eusse été coupable , de n'avoir pas encore éprouvé la moindre des satisfactions que l'on m'avoit dit se trouver dans l'amitié même. Quant à l'amour , l'on m'avoit dit souvent que c'étoit une fable , que les romans seuls avoient mise en vogue , mais qui n'existoit plus depuis bien des siècles : ainsi j'étois bien-aise de ne pas le connoître , puisqu'il ne me paroissoit pas que mon mari en fut capable.

Cependant j'existois , pour ainsi dire , seule au monde. Quoiqu'entourée de gens aimables , je ne croyois devoir de la confiance à personne encore , & l'on étoit bien éloigné d'en prendre en moi.

Au bout de six mois , absolument convaincue que je ne devois attendre de M. de Bellerive que des bonnes manières , une grande liberté , mais aucune confiance ,

ni même aucun attachement , je me fis un plan de conduite. Ma mere qui vivoit pour lors , & qui avoit assez de raison , me disoit chaque jour , que j'étois trop heureuse , & que je menerois la vie du monde la plus douce , tant que je sçaurois retenir Monsieur de Bellerive , non pas dans mes filets , (elle voyoit comme moi qu'il n'étoit point épris) , mais dans sa maison , en y recevant bien ses amis & ses sociétés. C'est pourquoi je me fis un plan de rendre ma maison gaie & délicate ; d'y donner à la bonne compagnie une liberté qui l'y attirât , & de mettre dans mes intérêts ceux que cette vie douce & commode y amenoit.

Peut-être , disois-je en moi-même ; qu'avec le temps , parmi des gens bien élevés , j'en trouverai un qui fera autant de cas que moi de l'amitié. Je n'ai jamais fait ce projet vis-à-vis d'aucune femme ; j'en avois déjà essuyé quelques perfidies en entrant dans le monde , & celles qui étoient d'un caractère que j'aurois pû goûter , se tenoient chez elles ; je n'en voyois que d'aimables ; mais je trouvois que de-là à la raison , il y avoit encore bien loin.

Au bout d'un an M. de Bellerive eut un Régiment de Cavalerie ; plusieurs Offi-

ciers m'en furent présentés. Un jour à dîner, il y avoit trois des Capitaines de ce Régiment à peu près de l'âge de leur Colonel, il vouloit leur plaire, ils étoient de bonne compagnie. Un des trois, nommé le Comte de Lérac parloit peu, mais avec assez de sagesse & toujours à propos. Sa politesse étoit un peu rude, à ce qu'il me paroissoit, il m'en imposoit plus que les autres; je le craignois & je n'en étois pas fâchée, parce que le trouvant moins attentif que tout ce que je voyois, je m'étois figurée que je ne lui plairois pas. A ce même dîner quelqu'un de la compagnie parlant du départ de Monsieur de Bellerive pour le Régiment, lui demanda pour combien de temps il feroit absent. Il répondit à cette question qu'il l'ignoroit, parce qu'il n'en vouloit pas revenir sans avoir acquis l'amitié de son corps, & sur-tout de ceux qui étoient présens. Il ajouta galamment que s'il falloit pour cela y passer sa vie, il y étoit déterminé. Les deux Officiers que je n'ai pas nommé, répondirent fort bien à cette galanterie. La conversation s'anima sur cette amitié, qui étoit trop-tôt désirée & trop-tôt offerte pour rendre cette absence bien longue. Le seul Comte de Lérac n'avoit rien dit, un de

ses amis voulut l'agacer sur son silence. Pressé de répondre , il dit à Monsieur de Bellerive , qu'il ne lui conseilloit pas de faire ce marché de bonne-foi , puisqu'il ne croyoit pas que l'on pût acquérir de vrais amis sans une connoissance de dix ans ; vous trouverez , dit-il , parmi nous de la reconnoissance de votre façon de penser , l'on vivra bien avec vous à ce que je prévois , vous avez tout ce qu'il faut pour cela , & le Régiment est bien composé & fort uni , nous n'aimons pas les petits maîtres , mais certainement M. de Bellerive , qui ne le paroît pas , connoît trop les hommes pour qu'il croie acquérir des amis en trois mois. L'on se remit à dire quelques phrases sur cette matière , & la conversation changea. Je vous rends mal tout ce qu'il dit sur cet objet ; mais ce fut à peu près le sens de ses paroles. Quelque dure que cette façon de penser de M. de Lérac me parut , elle ne me déplût pas.

Au sortir de la Table , voulant le faire parler , je lui dis , vous croyez donc , Monsieur , qu'il faut dix ans de connoissance aux hommes pour s'aimer , & combien croyez-vous qu'il faille à une femme pour avoir des amis ? Ah , Madame , me

dit Lérac , il leur faut bien long-temps quand elles sont faites comme vous. L'amitié n'est pas un sentiment que les yeux seuls inspirent ; il faut se connoître ; on ne connoît point ce qui nous séduit. Je plaifantai sur la sévérité de ses principes ; je trouvois une espèce de satisfaction à le voir penser comme moi. Je feignois de le combattre , & je lui répondois de ma façon de penser ; je ne sçaurois répondre de la mienne , Madame , me dit-il , avec un peu d'émotion ; on parla d'autres choses , Lérac s'éloigna , & le hazard n'ayant plus amené ce sujet de conversation , il continua de venir chez moi par bienféance , & moi je continuai de le regarder avec la même indifférence par le peu de frais qu'il paroïssoit faire pour me plaire ; il est vrai que je ne tenois pas grand compte à beaucoup d'autres de ceux qu'ils faisoient.

J'étois entourée de connoissance ; mais si j'avois la moindre petite peine , je ne sçavois à qui la confier. Mes plaisirs me mettoient dans le même embarras , je trouvois insipide de dire à des gens qui n'étoient que polis ; que j'avois eu quelques plaisirs la veille.

Il y avoit près de deux ans que j'étois assurée de l'indifférence de M. de Bellerive,

ve, & que je n'avois encore trouvé aucune de ses connoissances, & des miennes que j'eusse voulu préférer; lorsque le Marquis de Garence, qui, depuis quelques mois ne nous quittoit guères, entra un matin dans mon cabinet & me pria de renvoyer ma femme-de-chambre, c'étoit pour me demander conseil, me dit-il, sur une tracasserie qu'on avoit voulu lui faire avec une parente dont il attendoit du bien : il me parla avec confiance sur ses intérêts. Je fus infiniment flattée de voir un des hommes que je voyois se conduire le mieux dans le monde, me donner sa confiance en choses assez délicates; je raisonnai avec lui de mon mieux; il sortit avec l'air reconnoissant; il fit ce dont nous étions convenus, & vint me rendre compte trois jours après du bon succès de notre résolution. Nous nous applaudimes beaucoup de notre habileté, il me donnoit tout l'honneur de l'expédition & m'assura dès lors d'une confiance qui me flattoit d'autant plus, que c'étoit la première que l'on avoit en moi.

A quelque temps de là, une femme de notre société fit chez moi une scène assez ridicule, je craignois une récidive, je vou-

que je lui fermasse ma porte , ce n'étoit pas une chose aisée. M. de Garence pouvoit y contribuer , je lui parlai avec ouverture de cœur , sur ce chapitre , le plus important que j'eusse encore eu à traiter. Il me servit avec autant de zèle que de discrétion. Il parut flatté de ma confiance , & m'assura qu'il vouloit la mériter toute entière ; vous pensez bien que j'en étois trop embarrassée pour ne pas la donner à un homme qui m'en paroïssoit digne.

Il n'avoit que vingt-trois ans , mais moi qui n'en avois que vingt , je ne trouvois pas que cette jeunesse fut un défaut dans un ami , ainsi je regardois Garence comme celui que je fort m'amenoit ; je m'applaudissois d'autant plus de ce bonheur , que j'avois fondé mon cœur ; il ne me disoit point que l'amour put jamais me faire repentir de m'être livrée ; j'aimois le Marquis comme mon frere ; tous les sentimens que je lui voyois avoient l'air de répondre aux miens : j'agissois avec lui en pleine liberté. Il y avoit près d'un an qu'il avoit quitté les Mousquetaires , un parent , dont il avoit une grande fortune à attendre , ayant exigé de son père , de l'obliger à ne pas rester au service , & je m'applaudissois de ce qu'il ne me quitteroit jamais. Il

étoit gai naturellement ; je l'étois beaucoup aussi quelquefois , mais toujours sur le ton de la plaisanterie ; il me parloit de mes yeux , de mon teint , louoit ce que j'avois de bien ; & je trouvois volontiers qu'il avoit raison : s'il pouffoit trop loin ses plaisanteries , je le lui disois avec plus de confiance que de sévérité , & jamais il ne s'échapoit au point d'exciter mes craintes. Comme il voyoit mon ame à découvert , ainsi que mon cœur ; il avoit trop d'esprit , pour ne pas s'appercevoir qu'il n'avoit pas fait sur moi l'espece d'impression qui m'auroit peut-être allarmée : quand il avoit joui de quelque sensibilité de ma part pour ce qui le regardoit ; & qu'il essayoit d'attendrir cette partie de mon cœur qui n'étoit pas touchée , il la retrouvoit aussi libre ; qu'il desiroit qu'elle le fut peu ; & la crainte de me perdre , s'il me pressoit à contre-temps , ainsi que le respect qu'ont les hommes pour la vérité & pour ce que nous appellons la vertu , peut-être aussi la timidité qui accompagne toujours le véritable amour ; tout cela me défendoit du Marquis , sans que je crusse avoir besoin d'aussi bons retranchemens.

J'ai réfléchi depuis à tout ce qui s'est passé entre nous , & je ne peux l'accuser

d'aucun projet , peut-être commença-t-il à m'aimer d'amitié , & qu'il n'envisageoit rien au de-là ; mais à vingt-trois ans , comment voir le matin , le soir , la nuit , le jour , à toute heure , & dans toutes les positions , nue femme qui est jeune , qui a de la vivacité , des agremens , & qui nous dit qu'elle nous aime , sans passer les bornes qu'elle voudroit nous prescrire ? Monsieur de Belerive trouvoit le Marquis fort à son gré , l'envie que je lui avois inspirée de me voir sans cesse , le rendoit d'une complaisance assez naturelle , & d'autant plus séduisante pour un mari comme le mien , lequel n'auroit pas , je crois , désapprouvé ce que les autres ont coutume de regarder comme le plus fâcheux des accidens du ménage.

Le Marquis de Garence perdit son pere qu'il respectoit avec raison , malgré quelques caprices dont son fils avoit eu à souffrir , & avec lui l'espérance d'hériter de ce parent , qui avoit exigé qu'il quittât le service. Je voyois sa position fâcheuse du côté de la fortune. Mon mari étoit absent , je n'hésitai point à lui dire de venir loger chez moi ; j'avois affiché l'amitié avec tant de confiance que , sûre que mon mari seroit satisfait de ce que je ferois , je ne craignois rien. Je lui donnai donc un loge-

ment chez moi. Ma mere , avec qui je vivois , voulut me représenter ma jeunesse ; fière du témoignage de mon cœur , je trouvais une grande satisfaction à sacrifier le préjugé à l'amitié : je répondis à ma mere avec respect , mais avec cette fermeté que donne la bonne conscience.

M. de Bellerive , à qui je l'écrivis , m'approuva en tout : la reconnoissance du Marquis m'attachoit de plus en plus ; si je n'avois pas connu depuis de plus grand bonheur , je n'hésiterois pas à croire que le sort dont je jouissois , n'eut jamais d'égal.

L'arrivée de M. de Bellerive ne changea rien à ma situation ; son retour , cette année , me fit plaisir , par le parti qu'il prit de lui-même. Ce fut de déterminer Garence à demeurer dans l'appartement que je lui avois donné pour arranger d'autant ses affaires qui l'obligeoient à se défaire de la maison où son pere étoit mort , ainsi j'eus la satisfaction de posséder mon meilleur ami chez moi , & de le voir si bien lié avec Monsieur de Bellerive , que rien désormais ne pouvoit troubler ma tranquillité. Garence , de son côté , enchanté de voir que tout succédoit à ses idées & à son goût , étoit dans mon appartement à toute heure ; il ne m'arrivoit rien qu'il ne fut appelé bien

vîte : si c'étoit quelque peine , il y prenoit une part si sincère que je me trouvois foulagée de la lui avoir contée ; si c'étoient des plaisirs , je n'en aurois eu aucun , si je ne les eusse partagés en les lui racontant.

Nous le déterminâmes sans effort , puisque son goût l'y portoit , à rentrer au service. Libre de suivre cette inclination qui avoit toujours été contrainte , il s'y portoit avec plaisir ; mais il avoit alors vingt-cinq ans , c'étoit un peu tard sans grade ; c'étoit la seule réflexion qui le retenoit. Heureusement M. de Bellerive trouva occasion de lui faire avoir une Compagnie dans son Régiment , on oublia qu'il avoit quitté les Mousquetaires. Pour moi , persuadée que j'étois , que d'entrer au service intéressoit sa gloire , je le pressai & le déterminai , non pas sans peine ; mais je combattis ses raisons avec tant de chaleur qu'il ne put douter que je ne préférasse son intérêt au plaisir de le voir sans cesse. Cette idée l'affligea ; cependant , comme il aimoit à se flatter , il crut tirer avantage de son nouvel état. Il sçavoit que l'absence d'un amant fait éclore & développer , dans le cœur de bien des femmes , des sentimens que le plaisir de la présence empêche sou-

vent de connoître. Il ne pouvoit s'imaginer la vérité du principe qui m'attachoit à lui ; il supposoit, partant de cette idée, qu'il falloit des événemens extraordinaires pour m'apprendre, à moi-même ma passion. Je le vis partir sans regret ; il faisoit son devoir, & c'étoit mon ouvrage.

Il m'écrivit en arrivant. Sa lettre avoit l'air embarrassé ; je crois qu'il eut eû besoin pour l'écrire, que ma présence l'eût mis à son aise : ne me voyant plus, il ne trouvoit pas ses expressions par la crainte où il étoit, sans doute, que je ne les interprétasse de façon à lui imposer silence ; car j'étois un dragon de vertu. Avec lui cela ne me coûtoit rien. Je fis réponse à cette première lettre sur mon ton ordinaire, c'étoit celui de la plaisanterie, je lui mandois entre autres choses : comme vous écrivez de mauvaise grace que vous m'aimez, j'aime mieux le croire sans que vous l'écriviez, & vous seriez le plus ingrat des hommes si vous pensiez autrement. Pourquoi vouloir me le persuader, dans le temps que je veux en croire plus qu'il n'y en a : n'en parlons plus, contez-moi vos affaires. Notre commerce fut assidu ; je le trouvois intéressant, puisqu'il m'apprenoit ce qui se passoit autour de lui, & que je regardois ces misères

comme des ouvertures de cœur; au bout du compte, ni lui ni moi n'avions à gouverner des Etats, il falloit bien causer des riens qui nous entourroient.

Il revint après quatre mois d'absence. Je le trouvai changé; la gaieté ne faisoit plus le fond de son humeur; je fus contente de son empressement à me rejoindre; il me paroissoit à la vérité penser toujours aussi bien en ma faveur; mais, dès qu'il arrivoit quelqu'un, au lieu de défrayer la conversation, il se retiroit chez lui; il fuioit le monde & ne sortoit plus de la maison; le spectacle, qu'il aimoit avant son départ, ne l'amusoit plus. Sans doute qu'il ne voyoit plus de ressource, puisque notre séparation n'avoit pas fait chez moi l'effet qu'il en attendoit, & je m'imagine que cet effet, au contraire s'étoit fait en lui. Sa passion s'étant sans doute accrue, elle le tirannisoit : cela pouvoit se lire assez facilement avec des yeux expérimentés; mais les miens ne l'étoient pas. Je regardois son sérieux comme un effet d'un âge plus avancé, & le trouvant toujours aussi empressé à recevoir ma confiance, & à me rendre la sienne, je n'imaginois rien qui put m'affliger.

Trois mois depuis son retour s'étoient écoulés, à mon sens, assez rapidement; nous

étions seuls, je venois de lui conter quelque petit chagrin domestique que m'avoit causé ma mère : il s'attendrissoit à m'entendre ; je lui vis une émotion qui me toucha, & qui produisit en moi le même effet. Cet instant lui parut favorable. Croyez-vous, me dit-il, Madame, avec une vivacité qui me fit peur, que je puisse vous voir dans cet état sans être hors de moi-même ? Je n'y tiens plus, méprisez ma passion, condamnez-la, mais du moins sçachez que je n'en suis plus le maître. Le changement de mon humeur est le fruit des violences que je me fais pour me taire, c'est en vain que je vous tromperois davantage ; ce que vous prenez en moi pour de l'amitié, Madame, c'est l'amour le plus vif, le plus tendre, le plus respectable. Trois ans de fidélité & de contrainte doivent être les garans de mon cœur ; vos froideurs me font tourner la tête ; je suis le plus malheureux des hommes ; puisque je ne peux me flatter d'aucun bonheur ; donnez-moi du moins les moyens de vous fuir ; j'aime mieux m'y résoudre que d'encourir votre haine. Si je vous quitte, je suis un ingrat, si je reste près de vous, qui peut me promettre de ne pas vous déplaire ? Comtesse, ayez pitié de ma situation ; ce cœur

si digne d'être occupé par une passion respectable, ne vous parlera-t-il jamais en faveur du seul homme qui le mérite, qui le desire & qui le connoisse.

Je ne l'avois jamais vû dans cette situation ; il faut avoir connu tout le sentiment de l'amitié pour sentir l'impression que me fit la connoissance certaine du malheur de ce que j'aimois uniquement. Bien loin de m'offenser de ce que je venois d'apprendre, je sentis en moi un reproche violent, & comme d'une injustice que j'aurois commise. Je caufois le malheur du Marquis, & si je n'eusse eu aucun principe, je crois que sans consulter mon goût, j'aurois peut-être essayé de le tromper, en le rendant moins malheureux. Mais tout ce que l'on m'avoit inspiré, dès l'enfance, sur cette vertu dont nous prétendons tirer notre principal mérite, & tout ce que je devois à un mari qui en usoit avec moi aussi honnêtement qu'il lui étoit possible, tout cela, dis-je, combattit contre le Marquis. Je gardois le silence ; j'avois les yeux baissés ; j'évitois les siens afin de pouvoir lui répondre avec plus de liberté.

Il prit mon silence pour du trouble, il voulut m'aider à en sortir. S'étant jetté à mes genoux, il me ferra dans ses bras, avec un transport de vivacité, d'amour & de

crainte tout ensemble, qui est plus aisé d'imaginer, que de peindre. Je n'étois point offensée, je l'embrassai avec un sentiment de compassion qu'il interpréta selon ses desirs, mais, en même-temps, l'ayant prié de m'écouter, l'idée de son bonheur prochain calma son impétuosité, & j'obtins sans résistance, qu'il se remît dans son fauteuil.

Mon cher Marquis, lui dis-je, vous venez de m'accabler par la plus affligeante découverte; si vous m'avez dit vrai, je dis adieu à cette vie si douce & si agréable que je devois à l'amitié que vous ne sentez plus pour moi; je ne puis renoncer à tout ce que je me dois, sans prendre en même-temps une aversion pour moi-même, qui me rendroit la vie odieuse. Personne ne connoît mon ame & ne l'a vue aussi à découvert que vous. L'amitié tendre que je vous ai vouée fait tout mon bonheur, je serois indigne de celle d'un galant homme, si je le trompois; laissons cette vertu, que la passion ne veut ni entendre, ni connoître; mais un cœur aussi généreux que le vôtre mérite des transports d'un espèce telle qu'il n'est pas au pouvoir du mien de vous en promettre. Faites taire votre passion, vous me retrouverez toujours la même; mais l'amour n'est pas plus en mon pouvoir à votre égard, qu'il

est au vôtre de ne pas en ressentir. Examinez-vous bien. Si vous êtes encore capable d'amitié , éloignez-vous pour quelque tems, voyez des femmes, vous êtes fait pour leur plaire , & pour trouver un objet qui vous dédommageroit. Vous me reviendrez comme à une amie, toujours empressée de vous recevoir & de vous consoler dans les peines de ce genre de vie. Vous guérirez de cette frénésie , & vous me resterez tel que je vous veux, heureux, tranquille, & rempli de confiance pour une amie qui voudroit de tout son cœur vous rendre les mêmes sentimens que vous lui offrez, si son devoir lui permettoit de former pareil projet. Croyez, mon cher Marquis, que je m'intéresse à votre bonheur, que je voudrois qu'il me fût permis de le procurer ; ne vous prenez qu'au fort , si je ne suis pas telle que vous le desireriez. Je m'en applaudis dans l'idée que dans peu , vous ne songerez qu'à réparer la fausse idée que vous avez voulu me donner de votre cœur ; il est trop généreux pour n'avoir pas connu l'amitié dans notre commerce. N'ajoutez pas, à l'extrême douleur que j'éprouve en vous affligeant, la crainte effroyable de n'avoir plus d'ami.

Il n'est pas difficile de retenir les trans-

ports d'un homme qui réellement aime de bonne foi; mes paroles calmerent l'extérieur du Marquis, il m'entretint de sa passion avec moins d'impétuosité. Il sentoît la sincérité de ma résistance, & ne pouvoit s'empêcher de convenir qu'il seroit horrible à moi de le tromper. Il me demandoit des armes contre lui-même, Je lui parlai en véritable amie, & lui conseillai de s'attacher à celle de toutes les femmes qu'il voyoit pour laquelle il avoit le plus de goût; il ne vouloit point de ce terme & substituoit à la place celui de moins de répugnance; eh bien! soit, lui dis-je, mais essayez! si cela ne suffit pas, voyez moi plus rarement; mais voyez moi, je ne veux pas pour quelques grains de folie dans votre tête, lui dis-je, perdre un ami qui m'a accoutumée à ne plus m'en passer. Il vouloit mettre dans notre marché, qu'il me parleroit quelquefois de sa passion; mais je n'eus garde de passer cet article, enfin j'obtins du temps, & je crus avoir tout gagné.

Le Marquis voyant l'impossibilité de venir à bout de ses desseins, fit sans doute des réflexions. Il me voyoit moins, je ne pouvois m'en plaindre, c'étoit par mes conseils; il étoit toujours assez rêveur, je tâchois de l'égayer; je cherchois ses goûts

pour les prévenir avec encore plus de soin qu'auparavant : je devois ce dédommagement aux maux que je lui caufois ; enfin j'appris avec un véritable plaisir , quelques mois après notre conversation , qu'il paroïsoit rendre des soins à une de mes connoissances. Il m'en confia même le projet, j'en plaisantai avec lui, en lui souhaitant le bonheur que je ne pouvois lui procurer.

Cette occupation le dissipoit, il avoit l'air gauche à faire ce nouveau personnage ; pour l'aider à se vaincre , j'eus des attentions plus particulières pour la Dame ; elle étoit de fort bonne compagnie , & méritoit que l'on s'intéressât à elle ; sa figure annonçoit de la douceur ; elle paroïsoit fort réservée, parloit peu & bien ; ma gaieté lui plaisoit , disoit-elle ; mais ma maison encore plus par la bonne compagnie, qui s'y rassembloit, & la liberté que j'avois soin d'y procurer à tout le monde. Elle reçut d'abord les attentions du Marquis avec incertitude ; elle s'imaginoit que je n'en serois pas contente ; & , quand elle s'aperçut que j'y voyois clair , & que j'approuvois, elle prit cette façon de me conduire, comme un défi que je faisois à ses charmes, puisque je voyois avec sécurité , lui rendre des soins , celui qu'elle croyoit mon amant.

J'ai appris depuis , qu'elle forma dès-lors , le projet de me l'enlever , de sorte que mon pauvre Marquis fut bien-tôt enveloppé dans le piège. Il devint amoureux de bonne-foi , & j'étois comblée du rôle de confidente. Quand je vous dis bien-tôt , ce fut cependant l'ouvrage de trois mois , pour déterminer le Marquis à concevoir un pareil projet , & à se désister de celui qu'il avoit fait sur moi , & reconnu vain depuis trois ans. Trois autres mois furent employés auprès de ma prétendue rivale avant que je pusse m'assurer qu'il ne restoit plus dans le cœur du Marquis aucun sentiment qui pût me déplaire. Le calme revint dans mon ame ; je trouvois le Marquis plus libre avec moi , & je le croyois d'autant plus ouvert que , moi-même , je ne cachois rien de mes plus intimes pensées.

Le temps de retourner à son Régiment arriva. Ils partirent M. de Bellerive & lui , ils devoient déjeûner dans ma chambre , le jour de leur départ. Le Comte de Lérac qui venoit chez-moi une fois la semaine , depuis notre première connoissance , & deux autres Officiers devoient être aussi du déjeûner. Ils ne furent pas long-temps rassemblés , qu'il se dit beaucoup de folies. On fut très-gai ; cependant Garence , véritable-

ment amoureux , & avec lequel je m'entendois à demi mot, me recommandoit sa nouvelle passion. M. de Bellerive l'en plaisantoit , & me dit , avec l'air de la vérité , Madame , ayez soin des intérêts de ce pauvre Marquis , Madame de..... ne manquera pas de venir ce soir , peignez-lui nos regrets , nos larmes , le désespoir enfin où nous sommes , & sur-tout qu'elle nous écrive. Point d'indiscrétion , lui dit Garence , nous ne sommes qu'entre camarades ; mais n'importe , je ne voudrois pour rien dans le monde qu'elle me soupçonnât de ne pas agir de bonne-foi. Je la regrette , mais je la reverrai. Mon Colonel , songez de bonne heure au congé.

Lérac qui avoit de l'esprit , & qui avoit été , ainsi que bien du monde , dans la croyance que c'étoit de moi , que Garence étoit amoureux , fut fort étonné de ce qu'il apprenoit , & encore plus étonné de n'avoir remarqué en moi nul changement. Le déjeuner fut long , je voulus en être pour leur dire adieu. On me fit place , je me trouvai à côté du Comte de Lérac , il ne put s'empêcher de me témoigner quelque chose de ce qui se passoit dans son âme , mais en termes si ménagés , que je n'y vis qu'une surprise , qui ne signifioit rien.

De quoi donc êtes-vous si étonné , lui dis-je ? De la gaieté d'un départ qui n'a rien de flatteur pour personne. Madame , je suis peut-être le seul , ajouta-t-il , à qui il soit indifférent : les hommes sont bien étonnans , ils ne connoissent ni ce qu'ils quittent , ni ce qu'ils cherchent. Vous me paroissez tout comme eux , repliquai-je. Non Madame , me dit Lérac , je vois le bien où il est , si je le quitte avec indifférence , c'est qu'il ne m'appartient pas , si j'y avois des droits je ne changerois pas aussi aisément de séjour & de société. A votre retour , lui dis-je , je meurs d'envie de faire une plus grande connoissance avec vous ; vous venez chez moi trop rarement : si ma maison ne vous déplaît pas , puisque vous aimez à être sédentaire , regardez-la un peu plus comme la vôtre ; vous me ferez , & à M. de Bellerive , un véritable plaisir. Je ne vous le promets pas , Madame , me repartit-il , avec un air qui n'étoit point du tout offensant , & qui faisoit pardonner la dureté de sa réponse. Je ne lui faisois , par cette invitation , qu'une politesse ; l'usage du monde , qui sembloit en exiger une de Lérac , n'avoit aucun empire sur ses paroles ; je le connoissois pour tel , & je regardai sa réponse , comme une excuse , à sa mode , de ce qu'il étoit engagé ailleurs.

On partit. L'adieu que me fit Garence fut plus gai qu'il n'avoit coutume ; mais nous étions si anciens amis , que je ne m'attachois plus à ses vaines démonstrations.

Ses lettres étoient moins longues , mais il avoit , me disois - je , moins de choses à me dire. Cependant quelque'adroite que je fusse à excuser jusqu'à leur rareté , je le trouvois refroidi , & je m'en affligeois , lorsque j'eus de lui une nouvelle marque de cette confiance qui me flattoit depuis si long-temps. Il eut le malheur d'avoir une affaire d'honneur , c'est toujours un malheur que celles même qui tournent le plus heureusement ; il trouva une voie sûre pour m'en instruire , & il m'en écrivit tout le détail , en me faisant sentir de quelle conséquence il étoit pour lui que le secret lui fut gardé. Ce fut une double satisfaction pour moi que de retrouver la confiance de mon ami , & de le sçavoir très-heureusement sorti d'une affaire où il avoit été en danger.

A quelques mois de - là , mes soupçons recommencerent sur son refroidissement ; je n'osois l'accuser , tant j'étois imbécille , je m'étois dit si souvent que nous devions trouver dans notre cœur de quoi excuser nos vrais amis , que je me trouvois coupable chaque fois que j'avois à me plaindre. Com-

me ce nouveau sujet d'allarme étoit grave , je ne l'ai pas oublié.

Il s'agissoit d'obtenir l'agrément d'un Régiment à vendre ; j'avois un cousin que j'aimois comme mon parent , lequel pouvoit y prétendre. Garence , qui craignoit qu'il ne découvrit , & ne traversât son marché , n'eut garde de m'en rien écrire ; mon cousin qui avoit des gens en campagne , me vint un jour conter combien il étoit malheureux de l'avoir appris trop tard. Il comptoit ne pas m'apprendre une nouvelle ; peut-être venoit-il pour sçavoir s'il n'avoit plus de retour , & si l'affaire étoit consommée. Voyant ma surprise , il m'en conta tout le détail. Ce fut pour moi un coup de foudre que cette nouvelle. Mon cousin sortit , & je me livrai à tout ce que l'amitié trompée a de plus sinistre. Je fis un sévère examen de ma conduite pour connoître par où j'avois pû perdre la confiance de mon ami. J'en fus d'autant plus convaincue , qu'il n'y avoit pas de ma faute , & j'en demeurai d'autant plus accablée.

Le même jour , ma prétendue rivale arriva , nous vivions toujours avec cette cordialité , si fausse entre les femmes , que les duppes prennent pour le témoignage de l'amitié , & que les gens raisonnables regardent comme des simples politesses , que nous som-

mes convenues d'outrer un peu vis-à-vis de celles avec qui nous voulons faire société. Je lâchai dans la conversation quelques mots sur ce qui m'intriguoit , & j'eus tout lieu de craindre que le défaut de confiance du Marquis n'eut regardé que moi , puisque sa maîtresse me paroissoit si bien informée , & qu'elle n'avoit pâ l'être que par lui. Je ne vois pas fort facilement ce que je crains , j'excusai encore le Marquis , & je voulus me persuader que cette femme ne sçavoit rien.

Le lendemain quelqu'un , dans un coin de la chambre , vint à parler de cette nouvelle , comme d'une chose conclue. La Dame , que j'évite de nommer , le regarda , & lui dit de se taire. Elle ne pût le faire assez bas pour que je n'en entendisse pas le motif ; elle disoit à cet homme , le Marquis me l'a mandé , mais c'est un secret de quelques jours encore pour des personnes qui sont ici. J'avoue qu'alors je ne pus cacher mon trouble ; il ne m'est pas aisé de dissimuler. Je préfèrai de sortir plutôt que de me contraindre , & j'allai dans mon cabinet pour cacher mon agitation. Mes réflexions m'accablèrent ; je voulus rappeler toutes mes forces ; & , pour n'avoir plus à dissimuler , je résolus de retenir cette femme à souper ,

afin de trouver le moment d'éclaircir ce que je voulois encore regarder comme des doutes.

D'ailleurs , j'avois encore un motif , je prenois trop d'intérêt au Marquis pour ne pas me réjouir de sa fortune ; mon chagrin contre lui ne le rendoit que coupable ; je ne voulois pas le voir malheureux , j'aurois volontiers consenti à être encore plus malheureuse moi-même , pourvû que le sort n'entreprit jamais de me venger.

Après souper , je joignis la personne en question , je lui dis ce que m'avoit conté mon cousin. Je ne lui cachai pas ce que j'avois oui de sa part , lorsque l'on avoit voulu en parler , & lui ajoutai , que , puisqu'elle n'ignoroit pas ce qui regardoit le Marquis , elle devoit sçavoir que je faisois gloire d'être trop son amie pour ne pas prendre le plus vif intérêt à son bonheur ; que je n'étois pas surprise qu'il lui eût donné toute sa confiance , puisque je la croyois très-bien placée ; que bien loin de vouloir la diminuer , je lui conseillerois , s'il en étoit besoin , d'en avoir une encore plus entiere. Madame , me dit-elle , si M. de Garence m'avoit confié son secret , croyez que je sçaurois le garder ; vous êtes mieux instruite que personne de ce qui le touche ; il vous a de si grandes obliga-

tions, & je le crois trop bien né, pour manquer à cette amitié dont vous l'honorez.

Toute autre que moi eut pris cette réponse comme une mauvaise plaisanterie; mais j'étois si éloignée de me choquer de la vivacité que ce propos supposoit, que j'eus le bonheur, par ma sincérité & la vérité de mes expressions, de faire sentir que je n'étois pas dans le secret. On ne tint point, dès que l'on en fut convaincu, au plaisir de triompher en plein, & cette discrète maîtresse me conta pour lors qu'elle avoit été instruite du projet, & que chaque courier lui apportoit de nouveaux détails; elle ajouta : vous n'en auriez rien appris par moi, Madame, cela m'étoit trop recommandé; mais la chose devant être publique demain, après le travail qui se fait ce soir à Versailles, il n'y a plus à dissimuler.

La variété des sentimens que j'éprouvois me rendant moins maîtresse de mes paroles, il m'échappa de dire que je ne croyois pas que Garence eut dû me faire un secret du bien qui lui arrive, & que je n'en pénétrois pas le motif. Il vous fait honneur, Madame, me dit sa nouvelle amie; M. de Garence connoît votre cœur pour vos parens, il craignoit d'être traversé par votre cousin, avoit-il tort? Il n'est point d'amitié aussi forte que

les intérêts de nos proches, sur-tout du même nom. Je fus alors piquée, & ne pus m'empêcher de répondre : ni M. de Garence, ni vous, Madame, ne connoissez gueres l'amitié. Qu'est-ce donc qui nous lie ? me répondit-on avec l'air furieux : un sentiment plus vif, repartis-je avec vivacité : mais qui pourroit être de moindre durée. C'est apparemment la façon d'aimer de Madame de Belerive, reprit cette femme, d'un ton de colère ; du moins elle y mit assez de feu pour le faire croire ; quelque jour, Monsieur de Garence nous apprendra à quoi nous devons nous en tenir, s'il vient à changer d'apparement.

Je me repentis bien-tôt d'avoir été si loin ; mais le mal étoit fait, & je n'eus pas du moins la folie de chercher à replâtrer ce que j'avois dit, & nous rejoignîmes la compagnie. Cette femme devint furieuse contre moi, mais elle ne le fut peut-être pas autant que moi contre moi-même, qui avois jusqu'à la duperie d'être affligée de m'être brouillée avec la maîtresse de mon ami.

J'écrivis dès le même soir au Marquis, avec la crainte de n'être pas la première à lui faire mon compliment.

Je balançai d'abord sur le parti que je prendrois ; celui du reproche me paroïsoit o-

dieux ; mais d'un autre côté , je me disois , s'il ne sçait pas que mon amitié l'accuse , il ne se justifiera pas. Cette réflexion décida , & je lui mandai , après les expressions sincères de ma joie , qu'elle eut été plus complète , s'il m'avoit jugée digne d'autant de confiance que sa nouvelle conquête : peut-être , ajoutai-je , ai-je commis vis-à-vis de vous quelque indiscretion qui a pu faire douter de ma prudence , il faut , lui disois-je , que ce soit un vieux péché ; les années , & l'extrême envie que j'ai de me corriger , doivent à l'avenir le faire pardonner.

J'avois ouvert mon cœur ; je m'endormis moins agitée que les nuits précédentes , & je ne doutois pas que le Marquis ne me mît dans le cas de le justifier complètement. Vous jugerez Mesdames , s'il en prit la peine : voici sa réponse.

„ Je sçais bon gré , Madame , à Madame
 „ de de son indiscretion , puisqu'elle
 „ m'a procuré un compliment que j'attendois
 „ de votre ancienne amitié ; elle est trop
 „ prudente , pour avoir parlé avant le temps ,
 „ & j'en augure , que par le premier courrier , j'aurai permission de partir , pour
 „ aller remercier , & vous aller assurer de
 „ mon inviolable attachement.

Il faudroit avoir aimé avec autant de can-

deur & de vivacité que j'aimois alors, pour sentir combien une pareille lettre m'étoit offensante.

Je voyois le bonheur de ma vie m'échapper ; j'allois me retrouver seule dans le monde ; mes peines me parurent dès ce moment insupportables. A qui les conter , me disois-je cent fois par heure , celui qui les cause les voudra-t-il partager ? Je sentoient bien qu'il n'étoit plus de plaisirs pour moi. Une seule ressource restoit à mon cœur ; mon ami , me disois-je , ne m'est point enlevé ; il est pour un temps à l'amour , il sera trop heureux , dans les peines qu'il ne sçauroit manquer d'y rencontrer , de revenir à l'amitié ; c'est un orage , il faut s'armer de constance pour attendre le calme.

Le Marquis arriva peu de jours après , je n'eus garde de lui faire aucun reproche ; il ne pouvoit pas ignorer ma façon de penser , je lui devois épargner la honte de ne pouvoir s'excuser. Il n'eut point l'air embarrassé. Après mes premiers empressements , auxquels il répondit assez bien , hé bien , me dit-il , Madame de..... dois-je aller la voir , ou si elle viendra souper chez vous ? Je l'ai prévenue sur mon arrivée , elle viendra sans doute , je m'en vais y envoyer , qu'en dites-vous ? car si j'y vais cela feroit jaser , &

nous n'avons pas un mari bien commode. Faites ce qui vous conviendra le mieux, lui dis-je, il y a cinq à six jours que je ne l'ai vue, je le sçais, me dit-il, je vais racommoder tout cela. Il y envoya un de ses gens qui revint bien vite avec ce billet.

„ J'ai trop de respect, Monsieur pour la
 „ vive amitié que Madame de Bellerive a
 „ pour vous, pour vouloir en troubler les
 „ épanchemens un jour d'arrivée; je me
 „ suis engagée à souper hors de chez moi,
 „ sans quoi je vous dirois, que vous êtes
 „ le maître d'y venir s'il y a trop de mon-
 „ de chez la Comtesse.

Garence me dit, en jettant ce billet sur mon métier, que diantre est donc tout ceci, voilà bien les femmes, je m'en vais lui chanter pouille. Il sortit, & je ne le revis plus de la soirée; il rentra tard.

Le lendemain, dès qu'il fut jour chez lui, j'envoiai sçavoir de ses nouvelles, & lui dire que, s'il vouloit descendre, j'étois éveillée; je l'attendis assez long-temps, il entra en habit du matin. Est-ce que vous allez déjà courir les rues, lui dis-je? Non Madame, me dit-il, mais je n'ai pas osé venir chez vous en robe de chambre. Depuis quand, lui dis-je, faites-vous avec moi ce compliment, apparemment que le séjour

de Valenciennes vous a rendu cérémonieux ; pour moi , qui ne suis pas sortie de Paris , je n'ai rien changé à mes usages. Il fut embarrassé de ce rien , & me répondit avec des complimens sur mes bontés. Je lui parlai du chagrin que j'avois eu de ne pas l'avoir à souper , avec le ton de liberté que donne l'amitié ; je le badinai même sur sa soirée. Comme je vis que je l'embarrassois , je me tus , & remis la conversation sur son voyage de Versailles , où il n'alloit gueres précédemment , & où il falloit aller remercier. Pour lors , il fut à son aise. Il me consulta sur l'habit qu'il avoit envie de faire ; son tailleur arriva , il donna son avis. Garence en avoit un différent : je dis le mien , & il fut suivi. Ce petit triomphe étoit un des derniers que je devois avoir , & je ne tardai plus à sentir que cette confiance si entière (à ce que j'avois cru , il y avoit six mois) n'existoit plus , que dans des misères de cette espèce.

J'étois très-affligée ; mais je sentoís que la plainte , ni les reproches n'opéreroient rien , si le fond du cœur n'étoit plus à moi ; & je ne fondoís mes espérances que sur le temps , qui devoit , à mon avis , faire disparaître l'amour & me rendre mon ami , s'il étoit encore digne de ce nom. Ainsi je résolus de

ne rien changer à ma conduite & de prévenir, par des soins & des attentions, tout sujet de rupture. Au bout d'un mois, il me proposa de voir la Dame de son cœur : il craignoit un refus. A peine avois-je pénétré sa pensée, que je lui-dis, qu'il suffisoit qu'il le désirât, pour que j'en fusse charmée ; si j'ai eu tort, ajoutai-je, dans ce qui nous a brouillé, je vous charge même de lui en faire mes excuses ; faites le traité, je le signerai sans le lire. Cette négociation ne fut pas bien difficile. Dès le lendemain il arrangea qu'elle viendrait me voir tard, & que je la retiendrois à souper. Je me fis peu d'efforts pour la bien traiter. Il me sembloit que nos vues sur le Marquis, ne se contrarioient point ; elle me rendit des complimens ; tout se passa très-bien, & notre société recommença sans nuages à l'extérieur ; ils étoient tous au fond de mon cœur.

M. de Bellerive revint, il n'étoit pas fait pour appercevoir des changemens dans les sentimens : je n'ai gueres vu d'homme qui y crut moins. Sa maison lui parut la même, malgré les différences horribles que j'y trouvois. Au bout de trois semaines après son retour, il entra un matin chez moi, & me demanda ce qui s'étoit passé entre le Marquis & moi ; à quel propos, lui dis-je,

me faites vous cette question ? C'est dit-il que je vois que l'on fait des paquets chez lui , & un de mes gens m'a dit , qu'il avoit loué une maison ; vous pouviez bien le garder encore un an ou deux , me dit-il , ses affaires en avoient besoin , & tant que nous n'aurons pas d'enfans , il ne vous gêne pas. Il y a là-dessous quelque tracasserie de femme , ajouta-t-il , voyez s'il vous convient que je lui en parle ; faisons-le venir , dis-je à mon mari , cela est tout aussi neuf pour moi , que pour vous.

Le Marquis descendit sur le champ , & M. de Bellerive lui ayant dit le sujet de nos inquiétudes & ses regrets , car il l'aimoit autant qu'il étoit en lui d'aimer quelqu'un , il ajouta , es-tu brouillé avec ma femme , j'essaierai de te raccommoder. M. de Garence lui donna des raisons tant bonnes que mauvaises , mais il persista. Son marché avoit été bien conclu avant qu'il pût parvenir à ma connoissance. Comme il étoit né poli , il ne manqua rien à ses phrases pour exprimer sa reconnoissance , & le desir de rester de nos amis.

A quelques jours de-là , il partit de chez moi. J'avois au fond du cœur trop de chagrin , pour que ce départ pût l'augmenter. Il ne me restoit que l'espoir de voir cesser sa

passion , & elle me paroissoit au contraire faire des progrès. Il donna le lendemain de son changement d'habitation un souper arrangé ; j'y fus invitée ; tout s'y passa avec élégance , & la Dame sur-tout y jouoit le principal rôle ; elle avoit l'air du triomphe , beaucoup d'esprit & de gaieté , & un grand soin de ne pas charger ce rôle , mais elle ne pouvoit s'empêcher de me laisser appercevoir , combien cette soirée flattoit la préférence qu'elle avoit voulu obtenir. De mon côté mon amour-propre s'étoit mis de la partie , & je voulois la convaincre que jamais je n'avois pu imaginer de rivalité entre nous.

Je retins la même compagnie pour le lendemain. Je méditois une vengeance , à mon sens fort innocente , mais qui amusoit mes chagrins. Je fis avertir une douzaine de femmes de ma connoissance , avec beaucoup de secret ; je les chargeai d'avoir des hommes , & je résolus d'avoir des violons. Je me gardai bien d'en rien laisser transpirer.

Si-tôt que j'eus conçu ce projet , je dis à la compagnie , que comme l'on avoit soupé sans paniers chez un garçon , & que je ne voulois rien faire de mieux , ni avoir plus de femmes , que je priois que l'on vint de même. Si vous voulez , dis-je , je ferai fer-

mer ma porte. Pourquoi, me dit-on, nous sommes accoutumés à nous voir, dirent aussi les deux femmes qui étoient à souper, nous irons comme il vous plaira. A la bonne heure, dis-je, je vous avoue qu'il entre un peu de paresse dans ma proposition, je ne voudrois pas demain m'habiller, ni même me coëffer, ainsi je serai malade; &, en *battant l'œil*, je badinai beaucoup sur l'espèce de maladie que je me donneroie, sur mon bonnet de nuit; tout cela parut à cette autre femme une coquetterie raffinée; elle se rappella qu'il y avoit quelque-temps que l'on avoit plaisanté, sur ce que cette coëffure m'alloit mieux que les autres: elle accepta le défi; c'étoit ce que je voulois.

La plupart de mes connoissances acceptèrent les violons que je leur propoisois. Je dis durant la journée aux hommes que je vis, d'amener tous ceux de nos amis qu'ils trouveroient à l'Opéra ou ailleurs; je leur recommandai à tous le secret. Je sçavois qu'il seroit assez bien gardé pour la Dame, puisqu'elle étoit charmée de ne pas sortir de chez elle avant neuf heures. De toutes les invitées aux violons, il n'y en eut que deux, qui me demanderent à souper. Je leur mandai de ne pas prononcer le mot de violons avant l'heure.

Tout succéda selon mes vues : l'Héroïne de la fête, vint dans un déshabillé, qu'elle avoit tâché de rendre galant ; mais elle n'avoit pas dormi disoit-elle, elle assuroit qu'elle avoit couru tout le jour pour faire des emplettes, elle étoit *rouée*. Elle ne fit pas grande attention à la parure des deux Dames danseuses, elles n'étoient pas dange-reuses, selon elle, du moins elle me dit en passant auprès de moi, voilà des diamans qui ne feront aucun tort à votre bonnet de nuit, ni au vôtre lui répondis-je. L'on soupa, & on rit assez. A minuit on annonça deux Dames, je courus au-devant d'elles, & leur dis de donner un prétexte à l'heure de leur visite. Elles nous dirent des folies, Elles n'étoient pas encore assises, qu'on en annonce deux autres, je leur offris un mé-dianoche, prétendant qu'elles étoient sans doute en voyage, pour être levées & en course si matin. En moins d'une demi heure toute la compagnie arriva. On entendit des violons dans l'anti-chambre ; la Dame au bonnet de nuit n'y tint plus ; elle voyoit dans la compagnie, des étalages qui faisoient tort à son négligé, tout galant qu'il fut. Elle voulut s'enfuir. J'avois trop bien pris mes mesures pour qu'elle m'échappât ; &, pour me vanger d'autant mieux, je dis que vou-lant

lant m'aller coucher & elle aussi, il falloit que nous dansassions les premières. Elle fut forcée d'ouvrir le bal. Je sçavois, qu'elle dansoit mal ; je ne dansois pas bien non plus, mais on sçavoit bien que je n'y prétendois rien. La soirée fut extrêmement gaie ; à huit heures du matin on dansoit encore ; mais le bonnet de nuit qui avoit entragé pendant tout le temps avoit pris tant d'humeur, que même le Marquis de Garance, s'en étoit offensé. Je n'avois pas prévu jusqu'où pouvoit porter ma prétendue vengeance, hélas ! elle eut un terrible effet.

Ce fut à cette soirée, que le Marquis vit pour la première fois, M****, pour laquelle il a fait tant de personnages : tout le monde sçait son histoire, en voilà l'origine ; &, à compter de ce souper, il ne se passa pas un mois que la chose éclata. Sa chère maîtresse fut traitée avec rigueur, si ce ne fut pas avec mépris, & la maison louée à côté de la sienne, fut la seule trace qui resta de l'effet qu'elle avoit fait sur le cœur du Marquis. Je n'eus pas même la satisfaction de le voir libre de sa passion ; il n'y eut aucun intervalle : & quand il a cessé d'aimer la Dame du bal, l'ambition s'étoit fourée dans sa tête, les charges à la Cour,

les rivaux , les chasses , les cabinets tout concourut au bout d'un an , pour m'enlever le Marquis en entier. Si j'entens parler de lui , deux ou trois fois l'an , c'est qu'il est du nombre de ce que l'on appelle aujourd'hui *les bonnêtes gens* , qui n'ont de vrais amis qu'eux-mêmes ; mais qui sont trop habiles pour vouloir se brouiller avec qui que ce soit , sur-tout avec ceux qui les feroient soupçonner d'ingratitude.

Il y a cinq à six ans qu'il vint me demander à dîner : le hasard fit qu'il ne vint que lui. Je n'avois jamais eu , jusqu'alors , la force de lui parler de nos anciennes liaisons ; ce jour-là , l'occasion étoit trop belle. Je lui fis des questions , sur les sentimens qu'il avoit eu pour moi. Je ne sçais s'il me trompa ; mais il n'en avoit pas l'air , d'ailleurs aucune raison ne l'y engageoit. Voici ce qu'il m'en dit : il m'assura que , dès le premier jour , il avoit été bien prévenu en ma faveur , que l'estime avoit précédé l'amour en lui ; mais que ce que j'avois pris pour l'amitié , n'étoit qu'une forte passion , retenue par la timidité ordinaire , au véritable amour ; qu'il n'avoit cherché à s'engager ailleurs que par la certitude où il avoit été de n'en pas venir à son but. Il m'ajouta que ces deux passions successives ne l'avoient

jamais dédommagé des douceurs qu'il s'étoit promises dans celles qu'il avoit eu pour moi , & qu'il étoit exactement convaincu , par la grande connoissance qu'il avoit de mon ame , que si j'avois répondu à son amour , il n'auroit jamais aimé autre chose que moi ; il prétendoit même que l'ambition n'auroit jamais eu d'empire sur lui : aussi il me nommoit , par plaisanterie , la source de tous ses maux , parce que je n'avois pas pris tous les moyens qu'il croioit nécessaires pour le retenir.

Pour moi qui l'ai suivi dans toute sa vie , je ne peux croire , que quand on a le germe en soi de la véritable amitié , & que l'on a trouvé à l'employer , que l'on puisse changer à ce point , & je suis restée convaincue que je ne m'y étois pas bien prise , pour connoître si ce germe existoit dans le Marquis de Garence.

Alors la Comtesse de Bellerive cessa de parler , en permettant à la compagnie les commentaires & lui promettant , après soupé , la suite de son histoire. Après bien des questions sur le personnage que chacun nomma à son gré , les unes l'appellant un perfide , les autres un homme trop ordinaire , les autres un sot , de n'avoir pas sçu tirer un meilleur parti d'un cœur qui s'étoit donné

aussi entièrement à lui , l'on se sépara ; mais dans l'impatience de voir la suite & de connoître le rapport que cette première histoire avoit avec le système du Chevalier.

Mlle. de Bellerive restée seule avec sa mère , lui en fit la question en ces termes :
 „ Mais, maman, ce que vous avez conté
 „ fait assurément votre éloge ; mais cela est
 „ tout-à-fait opposé au système de ce Mon-
 „ sieur, qui prétend qu'il faut coucher avec
 „ les hommes pour les connoître ; assuré-
 „ ment vous avez bien connu M. de Ga-
 „ rence, & sans coucher avec lui “.

Cela est vrai, ma fille, mais comme votre mère, je dois vous dire que, bien loin d'avoir prétendu faire mon éloge, il s'en faut bien que je l'aie fait. Gardez-vous de m'imiter ; c'est toujours une sottise à une jeune personne, de prendre de certaines confidences, comme celles qui m'attachèrent à Garence, pour une vraie confiance. J'ai bien réfléchi depuis à tout cela ; je prenois ma confiance en lui, pour le garant de la sienne. Comme il étoit amoureux, il m'écoutoit, & c'étoit tout. Je n'ai jamais reçu de lui de ces marques de véritable amitié, que je vous apprendrai à discerner. Il n'a jamais été près de moi qu'un amant au-

quel, tout espoir enlevé, il n'est rien resté en lui qui parlât pour moi. Il devoit m'estimer certainement ; mais il s'aimoit trop pour aimer quelqu'autre ; ainsi j'ai été, comme l'on dit, la duppe de mon bon cœur.

D'ailleurs, ma fille, c'étoit une imprudence à moi, qui n'avois pas assez de certitude de son attachement, que de le loger dans ma maison, & d'en adopter le blâme, sans être sûre qu'il ne feroit pas de démarches qui justifieroient un jour l'opinion du public, qui, en général, ne nous est pas avantageuse. Lorsqu'il sortit de chez moi sans sujet, pressé par la femme qui vouloit me jouer ce mauvais tour, l'on fut en droit de croire, qu'après s'être lassé de *m'avoir*, il me quittoit, comme l'on quitte une maîtresse qui nous ennuie ; ainsi sans avoir par devers moi les douceurs d'avoir chez moi mon amant, qui, quelquefois sont grandes, j'en avois tout le ridicule ; & c'est une faute que cela, parce qu'il ne faut jamais donner lieu à la médisance, sans avoir bien calculé auparavant si l'avantage qui en résulte, en mérite la peine.

Au surplus, ma fille, voyez que mon projet a été toute ma vie d'acquérir un véritable ami, & que pour m'y être mal prise avec le Marquis de Garence, que j'ai connu

à l'âge de dix-neuf ans, j'ai vécu inutilement pour mon projet jusqu'à celui de vingt-quatre passés : voilà donc près de cinq ans employés en pure perte, après lesquels je me retrouvai tout aussi loin du but.

Je vois, maman, dit Mademoiselle de Bellerive, „ que vous aurez passé votre vie „ sans ami, car on ne peut rien faire de „ plus pour en acquérir “. Ma fille.... ce n'est pas le tout que de les acquérir, il faut les connoître & les conserver quand ils en valent la peine „ Oh bien ! apprenez-moi „ donc à les connoître, car j'aurois été „ trompée tout comme vous par Monsieur „ de Garence “.

La compagnie se rassembla après la promenade ; on fit une partie, & ceux qui soupoyent se mirent à table. On parla d'amis, on plaisanta beaucoup sur la protectrice de mon système, qui se défendit, en renvoyant les opinions à un plus ample informé, qu'elle promettoit après souper. Personne ne put nier qu'elle n'eut perdu cinq ans ; c'étoit du moins convenir qu'elle n'avoit pas pris la voie la plus courte.

Le jeu fini, les gens indifférens à la question se retirèrent, il ne resta que les Dames. Je n'eus garde de quitter le champ de bataille, où j'attendois le triomphe de mon système.

Madame de Bellerive, qui avoit été bien-aise de voir retirer des hommes de l'opinion desquels elle ne jugeoit pas bien, reprit la parole en ces termes :

Ce fut à l'âge de vingt quatre ans, à peu près, que je commençai à voir la fausseté de l'amitié du Marquis de Garence : j'en fus affligée par deux motifs, l'un par la perte des douceurs que j'y avois éprouvées, l'autre par l'humiliation que recevoit mon amour-propre. L'opinion des autres n'entroit que pour très-peu de chose dans mes regrets ; elle n'a jamais fait ma règle que par calcul, & je l'ai presque toujours trouvée d'une moindre valeur que les avantages dont elle nous prive. Le qu'en dira-t-on n'est que le tyran de ceux qui s'y assujettissent.

Je fus près d'un an accablée sous le poids de mon infortune ; il ne restoit plus d'espérance du retour du Marquis : à peine s'informoit-il, de loin en loin, de ma santé. Au lieu de ces espérances frivoles qui avoient rempli le vuide de mon cœur, il me resta un besoin pressant de m'attacher à quelqu'un. Quand on s'est accoutumé à aimer, on ne vit plus dans la privation de ce plaisir, sans contredire le plus grand de tous.

Entourée d'hommes aimables, & auxquels ma maison étoit ouverte, je ne fus pas long-

temps sans recevoir des empressements & des soins de plusieurs d'entre eux. Le départ du Marquis faisoit croire à quelques uns la place vacante, & tel qui ne m'avoit rien dit jusqu'alors, se mit à tenter l'aventure. Le Comte de Lérac, qui n'avoit pas été à Paris depuis dix huit mois, revint chez moi à son retour. Il apprit que son ancien camarade étoit dans les grandes & brillantes aventures, il en entendit parler chez moi. Je ne disois mot; Lérac me regardoit & vit que je prenois intérêt à son avancement, du moins il le crût à me voir. S'étant approché de moi, il me dit : je ne vous conseille pas, Madame, de vous intéresser à son bonheur; pourquoi donc, lui dis-je? C'est qu'il fera une grande fortune, reprit-il, mais il ne sera jamais heureux. Je n'en vois pas la raison, lui répartis-je. C'est qu'il ne sçait pas l'être, Madame. Craignant de m'en avoir trop dit, il donna à cette phrase des sens qui pouvoient la rendre moins hasardeuse vis-à-vis de moi, qu'il regardoit comme ayant été sa première passion. Il me parla sur l'ambition avec beaucoup de bon sens; je lui demandai si je le reverrois cette année plus souvent que les autres. J'ai grand peur que non, Madame, me dit-il, il sortit & ne revint, comme à son ordinaire, qu'une fois la semaine.

Peu flattée des différens hommages qui m'étoient rendus , la tranquillité avec laquelle je les recevois m'en faisoit bien vite appercevoir le but , & ce but ne me flattoit point. Je ne pouvois à la vérité sçavoir aucun mauvais gré à ceux qui avoient des desirs ; mais je ne me sentoie tenue à aucune reconnoissance envers eux : j'étois presque convaincue que l'amour n'auroit jamais aucun empire sur mon cœur , puisque je n'avois point du tout éprouvé ces premiers sentimens qui nous forcent , malgré-nous , à nous déclarer en faveur de ceux qui les excitent. Ce que les amans appellent de tant de noms différens , & que je regarde moi , comme une forte sympathie , ne s'étoit encore rencontré entre aucun homme & moi ; & quand depuis j'y ai réfléchi , j'ai vû quelle en a été la raison depuis dix-huit ans jusqu'à vingt-quatre , âge où l'on est le plus susceptible de ces fortes impressions ; j'avois eu le cœur occupé par ce sentiment d'amitié que j'ai dépeint , & qui ne laissoit que bien peu de vuide dans mes journées.

Je repassois un jour dans ma mémoire tous les hommes que je voyois , & mon oisiveté me les faisoit apprécier. Somme totale , aucun ne valoit un sentiment. Les uns me déplaisoient sans que je pussé me rendre rai-

son du pourquoi. D'autres , dont certaines qualités m'auroient assez plûes , avoient des défauts qui leur donnoient l'exclusion. D'autres étoient fortement occupés ailleurs. Le seul de qui mon imagination ne pouvoit absolument me rendre raison , me paroissoit si peu occupé de moi , que je ne voyois rien qui dût nous lier ; je ne voyois rien aussi qui dût lui donner l'exclusion. J'étois occupée à cette espèce de revûe , lorsque l'on m'annonça M. de Léréins , c'étoit précisément celui que je n'imaginois pas qui dût songer à moi , du moins il ne m'avoit jamais témoigné que des attentions dictées par la politesse , sans que j'y eusse remarqué aucun goût ; depuis qu'il m'avoit été présenté , il y avoit quatre à cinq ans. Il venoit chez moi assez souvent avec les personnes qui me l'avoient fait connoître , & je ne lui tenois aucun compte d'une assiduité , dont je ne me regardois point comme le motif. Les maisons , comme étoit la mienne , sont sujettes à recevoir bien des hommes , qui n'ont d'autres projets que d'y rencontrer un soupé & des connoissances.

M. de Léréins me dit en entrant , qu'il m'avoit oui dire que je desirois avoir du monde de bonne heure , parce que je ne voulois ni sortir , ni lire. Ce jour-là effec-

tivement j'avois un je ne sçais quoi, aux yeux, en conséquence il venoit m'offrir de me faire la lecture & de passer l'après-dîner avec moi. Il pouvoit être cinq heures ; j'acceptais ses offres, & je lui dis que nous lirions quand nous ne sçaurions plus que dire. En ce cas-là, me dit-il, où est le livre ? Je n'ai pas la conversation bien brillante, & si vous en faites tous les frais, elle vous fatiguera. Cette plaisanterie en attira d'autres dans lesquelles je crus voir en lui de la modestie ; cette qualité me plut ; il engagea peu à peu la conversation sur le cœur & les sentimens. Je courus, sans lui répondre, à un livre, & lui dis, voilà bien le moment de la lecture ; comment voudriez-vous qu'une étourdie comme moi pût vous entretenir sur une matière aussi sublime... Non ; Madame ; me dit Léréins, je ne lirai point, je ne vous prendrai jamais pour une étourdie, & je ne regarderai point cette matière comme sublime pour vous. Je m'en vais vous faire votre portrait, & puis je lirai s'il le faut.

Vous êtes gaie & vive, mais vous faites beaucoup de réflexions : il vous échappe peu de paroles malgré vous, & si cela vous arrive ; vous avez une singulière adresse pour les retourner, & ne leur laisser que l'entente qu'il vous plait. Vous avez le cœur fort

tendre , oui , mais très-tendre , & si vous trouviez un autre cœur digne du vôtre , vous aimeriez ; qui seroit aimé par vous , le seroit bien , & quoique l'on dise , ajouta-t-il , je crois que ce seroit votre première passion. Je vous ai cru occupée , mais vous ne l'avez jamais été entièrement ; j'ai vû cela , je le soutiens ; si vous aviez aimé , vous n'auriez pas gardé cette égalité d'humeur que je vous vois depuis que j'ai l'honneur d'être connu de vous ; & si vous vouliez parler sur le sentiment , vous m'en apprendriez plus que tous les livres du monde. Voyons celui-ci....

Il vouloit alors prendre mon livre. Je veux parler à mon tour , lui dis-je , pour-quoi m'avez-vous dit que , quoique l'on dise , vous me croyez encore capable d'une première passion ? J'aime à sçavoir ce que l'on dit de moi , parlez avec liberté. Je vous ai dit Madame ce que j'en pense en partie ; vous me dispenserez de vous rendre les bêtises & les fausses conjectures du public ; il faut même que j'aie une grande idée de vous pour avoir hasardé cette expression.

Vous avez trop d'esprit pour n'être pas fort au-dessus du propos & du commérage des femmes ; ce sont elles qui fixent les idées des hommes qui les fréquentent , &

qui ont la duperie de les croire. Pour leur plaire & pour les mettre en train de jaser, on leur dit du mal de leurs meilleures amies, & la plupart, sous prétexte de les défendre, aggravent les matieres, fixent les ridicules qui, sans elles, n'auroient fait qu'effleurer les autres femmes. Un homme au sortir de-là reste convaincu de la vérité de ce qu'il avoit hasardé sans fondement. Croyez-vous Madame, que vous ayez été mieux traitée que les autres? vous êtes trop jolie & trop aimable pour que l'on vous ait fait quartier; mais les gens raisonnables, du nombre desquels je me mets, vous ont défendu au fond de leur cœur, & ce n'est que là où vous devez régner.

Il se tût & baissa les yeux à ce propos, qui n'avoit pas beaucoup de suite, comme vous le sentez. Je vois bien, Monsieur, lui dis-je, que vous voulez piquer mon amour propre, j'en ai autant qu'un autre; mais pour de la tendresse dans le cœur, je vous avoue de bonne foi que je n'en sçais rien. Je connois le prix des amis, & par-là je mériterois d'en avoir, mais en est-il? je voudrois de toute mon ame pouvoir y croire. J'ai une connoissance dans le monde, qui assure qu'il faut dix ans pour en faire un; cela me rebute, & je veux vivre au jour la journée, & peut-

être incessamment en Philosophe. Quant à mon cœur , je ne le crois pas assez jeune pour faire des extravagances. Dans mes châteaux en Espagne , je me dis quelquefois à moi-même , que je ne serois pas fâchée de connoître comment je me tirerois des pas que l'on dit être si glissans. D'un autre côté , si , faute d'expérience , je m'embarquois mal-à-propos , je pourrois m'en repentir ; ainsi je veux me tenir sur mes gardes.

N'y a t-il pas un peu d'humeur contre les hommes dans cette façon de réfléchir , me dit Léréins , sans cela , vous en voyez tant d'aimables , de fameux , de beaux , ou qui se donnent pour tels , qu'il est impossible que vous n'eussiez fait un choix. Je ne crois pas , lui dis-je , que cela m'arrive. Je vous réponds du passé , je vous réponds encore que ce ne seroit ni un beau , ni un aimable , ni un fameux qui auroit la préférence , parce que je voudrois quelqu'un qui fût tout à mes goûts , qui fût content d'être à moi , & qui m'aimât , pour ainsi dire , mieux que lui-même. Ces Messieurs-là perdroient trop à changer de passion , & je perdrois à leur changement ; ils m'ennuiroient beaucoup , au lieu que ceux que je vois m'amusent.... comme mon singe.

Nous en étions là lorsqu'on annonça un

beau de ce temps-là , le Comte de*** , vous ne l'avez pas connu je crois , Mesdames , & il est mort il y a du temps & peu regretté ; il étala dans une demi-heure de conversation une foule de ridicules , dont j'étois très-amusée. Léréins trouva le moyen de me reprocher que je trahissois cet homme , puisqu'en flattant son penchant à la fatuité , je le rapprochois d'autant de mon singe , dont il vouloit à coup sûr éloigner la ressemblance. Il tourna cela avec assez de finesse pour venir à bout de mettre cet homme dans son parti. Je trouvai sa petite méchanceté fort plaisante , & comme je ne m'étois jamais doutée qu'il eut dans l'humeur cette gaieté , que je prisois par-dessus toutes choses , je m'intéressai à lui dès ce moment. Il le sentit aussi-tôt , ce qu'il m'a dit depuis , il en fut assez content , & pour exciter d'autant plus le desir qu'il lisoit en moi de le connoître mieux , il refusa de rester à souper , & je le laissai aller avec peine , en l'assurant que je voulois avoir souvent mal aux yeux , pour qu'il vint me faire la lecture. Il me dit , en partant , qu'il craignoit que je ne fusse pas contente du second volume. Il avoit remarqué que la modestie me séduisoit.

Le lendemain il revint à pareille heure ,

prétendant qu'il n'avoit pour lui que le temps de fluxions, & qu'elles ne devoient pas durer avec moi. Notre conversation se soutint avec vivacité ; il resta à souper ; il fut très-aimable , du moins il me parût tel. J'avois peu de monde , je lui fis des reproches, en sortant de table, de ne s'être pas montré ce qu'il me paroïssoit , depuis si long-temps qu'il venoit chez moi. Prenez-vous en à vous-même, me dit-il, vous ne prenez la peine de me faire valoir que depuis deux jours, vous vous en lasserez bien vite, & je vais être fort au-dessous du singe , quand je ne vous amuserai plus : ce ne sera jamais que votre faute , lui dis-je, ainsi quand vous prendrez votre sérieux & votre air de cercle , je vous prévien que je ne m'en prendrai qu'à vous. Je sens très-bien que vous m'amuserez tant qu'il vous plaira ; mais cela pourroit bien ne pas vous plaire toujours. Nous le verrons , me dit-il. Je lui en proposai le défi ; il ne gagna que trop la gageure.

Léreins continua à se montrer si aimable, que je ne pus m'empêcher de le trouver tel ; & , au bout de trois ou quatre mois, il ne fut plus guères possible de m'en passer. Attentions, soins, confiance, en un mot, il n'oublia rien. Il fit la guerre avec tant d'avantage,

avantage, que je succombai & je me trouvai l'aimer autant que j'avois aimé le Marquis; mais avec une espèce d'inquiétude de plus, que je n'avois pas encore éprouvée. Je voulus m'en rendre raison; &, comme je n'avois pas envie de me rencontrer coupable, je crus que je ne l'étois point, mais qu'il étoit plus digne d'être aimé que le Marquis. D'ailleurs, je ne le regardois pas comme une nouvelle connoissance; il y avoit quatre à cinq ans qu'il venoit chez moi; &, comme l'on ne voit dans les sociétés que le beau côté de ceux qui les fréquentent, du moins à Paris, où l'on ne se voit que deux ou trois heures dans les vingt-quatre, encore pas tous les jours, je conclusois que ce ne pouvoit pas être une imprudence, que de suivre mon penchant pour lui, puisque je lui connoissois toutes les qualités qui justifioient mes goûts.

Il fit une absence : elle me parut insupportable; mais je n'osai lui écrire la première : différence sensible, qui devoit me faire appercevoir que le goût que j'avois pour Lérains, étoit d'une autre espèce que celui que j'avois eu pour le Marquis de Garenice, à qui j'écrivois toujours la première, & sans le moindre petit scrupule. J'éprouvois encore une singularité dans moi, c'est

que la confiance que j'avois en lui étoit bien aussi grande que celle que j'avois eu pour Garence ; mais je n'aurois pas été contente de lui laisser appercevoir mes défauts ; au lieu que je ne les cachois point au Marquis ; cependant celui-ci ne me paroissoit pas moins indulgent.

Enfin , au bout de huit à dix jours , je reçus une lettre ; la vue de son écriture me causa un trouble que je n'avois pas encore connu ; j'étois trop vive alors pour réfléchir à ce nouveau sentiment qui ne m'a jamais sorti de l'idée. Cette lettre étoit très-bien écrite ; mais elle me parut d'une prudence , que je blâmois intérieurement. Qu'a-t-il à craindre , me disois-je , je lui ai , ce me semble , donné toute liberté de s'exprimer : enfin elle me parut froide & courte , quoique remplie d'esprit ; je ne me ferois pas couchée tranquille sans avoir répondu.

Je voulois plaisanter dans ma réponse , mais le sérieux malgré moi prenoit le dessus ; je lui aurois fait , je crois , les plus tendres déclarations , si j'avois laissé aller ma plume ; je la contins ; cependant je ne fus pas fâchée , en relisant ma lettre , d'y trouver quelques expressions dont un homme un peu avantageux devoit concevoir des espérances. Prête à la récrire , la modestie

de Léréins me retint , & je laissai partir ce qui m'auroit paru une coquetterie outrée à l'égard de tout autre. Ce premier pas fait, sans attendre de seconde lettre, je trouvai bien-tôt une occasion de lui écrire qui me parut très-naturelle. Pendant quatre à cinq mois que dura son absence, notre commerce fut très-régulier, & pas mal vif; j'ai conservé ses lettres, il seroit difficile d'employer plus agréablement son esprit; ah! quand on veut être trompée, qu'on le prend bien volontiers pour le cœur.

Son retour produisit sur moi un effet si singulier, qu'il ne fut plus possible de me dissimuler à moi-même mes véritables sentimens; à peine eus-je la force de lui en cacher une partie; son empressement me parut tel que je pouvois le désirer. Dès qu'il fut sorti de chez moi, une foule de réflexions vinrent s'arranger dans ma tête; je fus d'un sérieux qui fit croire à M. de Bellerive que j'étois malade.

L'amour ne se présentoit point à moi sous ses formes agréables; malgré cela je le voyois presque inévitable. Léréins revint souper chez moi; je voulois le voir & le fuir: j'avois de la peine à lui adresser la parole, & je n'osois parler aux autres. J'étois comblée de joie au fond de mon cœur, & je

croyois qu'il étoit indécent d'en rien témoigner. Il se forma de ce contraste un composé fort différent de moi-même, & qui produisit différens effets sur la compagnie. L'on me crut malade; d'autres me crurent affligée; une de mes amies s'étant approchée de moi, me dit, je ne sçai ce qui se passe en vous, vous avez quelque peine; sans vouloir être indiscrete, je vous prie de ne pas douter de la part que j'y prends. Le seul Léréins lisoit la vérité, je n'en pus douter, puisqu'en passant auprès de moi, „ vous voilà, je crois, où je voulois; si je „ me trompe, laissez-moi mon erreur, elle „ me comble de joie “. Mon premier mouvement fut la satisfaction, & je la laissai voir : ce fut toute ma réponse.

Ma nuit fut très-extraordinaire, je dormis peu sans que j'en fusse plus échauffée, car le sommeil le plus profond ne m'auroit pas autant calmé les sens, que la liberté que je trouvois sous mes rideaux de ne plus contraindre mon extérieur. Je voyois Léréins, je lui parlois, j'en recevois les témoignages les plus satisfaisans; j'étois à coup sûr dans cette situation que les Poètes appellent le délire des amans. Je ne sçais si j'aurois voulu alors troquer cette situation contre la présence même de Léréins, car j'étois

bien résolue de lui cacher la plus grande partie de mon penchant.

Ordinairement je ne tenois point au lit sans dormir ; l'heure à laquelle je me levois étoit passée bien au-delà, que je n'avois pas encore ouvert mes rideaux, cela fit croire à M. de Bellerive, qu'il ne s'étoit point trompé, & que j'étois incommodée. Il ne manquoit point aux attentions d'usage ; il avoit envoyé chez moi ; il fut averti au moment que je sonnai, & vint lui-même me voir. Je me portois très-bien ; il se mit à rire de son inquiétude, & me dit en plaisantant, je vous croiois assez malade pour vous amener Léréins ; il est dans ma chambre, mais je ne veux pas qu'il vienne ; vous êtes trop fringante, ajouta-t-il, pour le recevoir au lit ; un mari ne doit point amener à cette heure-ci, un beau cavalier chez une femme qui a cet air appetissant : est-ce que Léréins est beau lui dis-je ? S'il est beau, reprit-il, comment vous les faut-il donc ? Vingt-six à vingt-sept ans, fait à peindre, les plus beaux yeux, de belles dents, & la tresse brune ; Madame, si celui-là ne vous plaît pas, il faut que vous soiez bien difficile. Il ne me déplait pas, lui dis-je, d'autant que je ne le crois ni avantageux, ni petit maître ; mais je n'avois pas pris garde à toutes les beautés

que vous venez d'étaler , & que , par réflexion , je trouve dans Léréins. Il est chez vous , ajoutai-je , mais qu'est-ce donc qu'il y fait si matin ? il attend , me dit M. de Bellerive , il attend avec beaucoup d'impatience ; qu'il lui soit permis d'adorer vos appas ; du moins je crois qu'il veut être sur la liste de vos adorateurs , & il s'y prend dès le matin , parce qu'il est plus pressé que les autres ; faut-il qu'il vienne ? oh pour cela non ; dis-je à M. de Bellerive , je ne reçois pas les hommes au lit. Il est vrai , me dit-il , que depuis notre ami Garence , qui avoit seul ce privilège , je ne vous ai pas vu en recevoir ; mais vous avez tort , on cause fort à son aise , & nous autres maris , n'avons rien de mieux à désirer , parce que cela sauve tout scandale , & c'est au bout du compte tout ce que nous pouvons exiger. Personne ne sçait ce qui se passe le matin chez une femme ; au lieu qu'aux autres heures , il y a des carosses aux portes , des gens dans l'anti-chambre , il faut des précautions ; ainsi j'opine , me dit-il , pour que vous receviez Léréins au lit.

Vous direz toutes les folies qu'il vous plaira , répondis-je à M. de Bellerive , mais M. de Léréins se feroit fermer ma porte , s'il veut se donner de ces airs-là , je ne

les aime point. Garence étoit chez vous ; d'ailleurs il étoit mon ami & le feroit encore , sans l'amour & l'ambition. Si M. de Léréins a une si grande ferveur , il attendra bien que je sois levée & à ma toilette , n'est-ce pas une assez grande faveur. Paroissez donc en personne Léréins , dit M. de Bellerive , venez vous-même plaider un procès que j'ai perdu. Mes femmes rioient , & je vis la tricherie ; Léréins étoit dans ma chambre : il avoit tout entendu.

M. de Bellerive , aimoit un peu à polissonner , me fit cent niches pour venger Léréins de mes rigueurs , à ce qu'il disoit ; & , l'ayant forcé de s'approcher de mon lit , il voulut absolument que je l'embrassasse , après quoi il seroit , disoit-il , installé pour avoir les entrées. Il dîna avec nous. M. de Bellerive sortit de bonne-heure , & Léréins resta.

Il voyoit ses affaires en assez bon train ; il ne vouloit ni les gêner par trop de précipitation , ni les retarder mal-à-propos. Il étoit , comme l'on dit , au-dessus de son rôle ; ainsi il n'en fut point embarrassé. Il amena la conversation où il la vouloit ; je n'en ai point retenu les tournures , mais je n'ai pas oublié que je lui parlai avec beaucoup de sincérité. Je ne lui

diffimulai point mes sentimens ; je convins même que je croiois que c'étoit de l'amour ; mais mon devoir , & plus que tout cela , lui dis-je , la résolution que je prends & que je ne prends pas , lui dis-je , sans y avoir bien réfléchi , doivent vous assurer que tant que je ne verrai rien dans vos desirs qui me choque , ou qui aille contre mes préjugés , je vous verrai avec un très-grand plaisir ; mais s'il arrive que vous & moi passions les bornes que je m'impose , je sçaurai alors me faire toutes les violences qui seront nécessaires , je ne vous verrai plus , ce sera pour moi le plus grand malheur ; mais je sçaurai le braver. Si vous m'aimez réellement , lui dis-je , il ne tiendra qu'à vous au contraire de me faire mener la vie la plus douce , puisque je me sens très-disposée à vous rendre des sentimens plus vifs peut-être que les vôtres pour moi.

Cette façon naturelle à laquelle Léréins ne s'attendoit pas , le déconcerta , à ce qu'il m'a conté dans les suites. Il ne pouvoit s'en plaindre , mais il ne voyoit pas que ses affaires fussent fort avancées. Il avoit assez de pénétration pour avoir deviné , dans toute ma personne , le goût que j'avois pris pour lui. Il n'y eut que le peu

que je formois , qui n'étoit pas dans ses arrangemens. Il fut assez son maître pour en paroître enchanté ; c'étoit la première fois que j'avois de l'amour , il ne falloit pas m'en faire repentir. Notre conversation fut très-longue , & me parut très-courte. Je me trouvois soulagée d'un pesant fardeau ; rien ne coûte tant que d'aimer sans oser le dire. Je l'avois dit & je ne voyois nulle raison pour me repentir de cet aveu. Je me disois , au bout du compte , quand on a jusqu'à vingt-cinq à vingt-six ans , rempli tous ses devoirs , que l'on a passé l'âge des étourderies , que l'on a un mari qui ne fait aucun cas de notre cœur , on doit être libre d'en disposer pour un homme qui le mérite.

Rien ne contrarioit ma passion. Je ne l'irritois point par ma propre résistance ; c'est , je pense , ce qui en rendit les progrès moins prompts , qu'ils ne le sont ordinairement : rien ne la faisoit éclater au-dehors , mais elle n'en prenoit pas moins des racines bien profondes. La vie que je menois n'étoit pas aussi tranquille dans l'intérieur , que lorsque j'avois chez moi le Marquis de Garence ; mais , en revanche , les momens où je pouvois entretenir Lérains étoient d'une toute autre vivacité , sans

que j'eusse encore à me plaindre de ma conduite. C'est à peu près dans ce temps-là que je devins grosse de Mademoiselle , dit la Comtesse , en montrant sa fille. Ma grossesse fut si heureuse , que ne me souciant point de la déclarer , je pouffois très-avant sans que l'on s'en doutât. J'allois & venois à la ville , à la campagne , & toujours Léréins trouvoit le moyen d'être des voyages ; ils ne m'auroient guères amusés sans lui. J'accouchai fort heureusement ; il me tint assez fidèle compagnie ; la vie sédentaire à laquelle il s'affujettit alors en ma faveur , fut la première obligation que je lui eus ; j'aurois voulu lui devoir bien d'autres choses : la reconnoissance n'embarrasse que ceux qui n'ont pas l'ame assez bien placée pour l'avouer. J'avois l'ame placée singulièrement bien pour lui ; ainsi je me rappellois à chaque instant tout ce qu'il faisoit pour moi.

Peu de mois après mes couches , M. de Bellerive tomba malade ; j'avois trop lieu de me louer de ses attentions , pour ne pas me conduire comme il est d'usage dans les ménages même les moins heureux. Je ne le quittai point ; Léréins partagea encore mes peines. Je perdis M. de Bellerive après six mois de veilles & de fatigues , sous lesquels

les je me figurois que j'aurois succombé sans Léréins , qui remplit , à mon égard , tous les soins de l'amitié , & je lui tenois compte même de ce qu'il ne faisoit pas.

M. de Bellerive me traita à sa mort comme pendant sa vie ; c'est-à-dire , que sans que j'eusse à me louer de lui , je n'eus pas à me plaindre. Il ne me marqua pas plus de confiance par ses dispositions que je lui en avois connue. J'eus bien des tracas ; je fus à la campagne durant les premiers mois ; Léréins ne pouvoit y venir , je ne l'aurois pas même souffert : mais il me rendit , pendant mon absence , beaucoup de petits services. Il venoit me rendre compte , de temps-entemps , de tout ce qu'il arrangeoit de concert avec mes parens , lesquels me rendoient aussi des témoignages de son zèle pour mes intérêts. Il étoit garçon , il s'imagina alors que je devois être très-riche par moi-même , attendu certaines clauses de mon contrat de mariage , qui , effectivement , me donnoient l'air très-opulent ; mais quelques dérangemens dans les affaires de mes parens maternels , de qui je devois hériter , firent évanouir toutes mes espérances de ce côté-là. Je n'avois jamais compté sur ce bien ; ainsi je n'en ressentis aucune privation , & je restai avec le bien que j'ai , non pas en état de

vivre comme je faisois avant d'être veuve , mais assez à mon aise.

Après sept à huit mois de retraite , Léréins me voyant à la ville , où j'étois revenue plus entièrement à lui que jamais , me proposa de m'épouser. Cette idée de mariage ne me plaçoit pas beaucoup ; d'ailleurs , je lui fis sentir que si la discussion dont il étoit question tournoit à mon désavantage , que j'aurois très-peu de biens libres à moi pour lui faire une fortune , & qu'il auroit un jour des regrets de s'être laissé entraîner à sa passion ; au reste , sans lui rien promettre , je ne le rebutois point. J'avois encore quelques mois à donner aux usages du monde. Ainsi ma résistance ne tendant qu'à gagner du temps , comme il le desiroit lui-même , nous n'en fumes ni mieux , ni plus mal ensemble.

Dans la situation où j'étois , je voyois peu de monde , & Léréins qui avoit ses entrées , attendu mes affaires dont il s'étoit chargé , passoit presque toutes les journées entières avec moi. Il y avoit déjà treize à quatorze mois que j'étois veuve , lorsqu'un jour dans un de ces momens , où nous jouissons avec tant de plaisir de l'avantage d'être seuls , en prit occasion pour me dire. Eh bien ma belle Comtesse (c'étoit volontiers le nom qu'il

me donnoit tête à tête), sans tous vos beaux sentimens qui vous empêchent, dites-vous, (pour mon plus grand bien) de nous unir, nous serions actuellement au comble de la félicité. Qu'auriez-vous de plus, lui dis-je, en lui tendant la main, je ne vous aimerois pas davantage que je le fais, je ne vous ouvrerois pas mon cœur avec plus de franchise, nous ne pourrions pas allonger les jours pour passer plus de momens ensemble. Mais je vous posséderois, me dit-il, vous seriez à moi; au lieu de ressentir près de vous des tourmens, que je cherche en vain à vous cacher, je ne m'occuperois qu'à vous faire jouir du plaisir de me rendre heureux. Quoi vous n'êtes pas heureux, mon cher Léréins, cachez-moi donc encore vos malheurs, puisque ce n'est ni par caprice, ni par défaut d'amour, que je ne les fais pas cesser; vos peines me sont plus cruelles que vous ne croyez.

Je parlois avec tant de sincérité qu'il en fut attendri, à un point qui me troubla plus que jamais je ne l'avois été. Il retenant ma main qui pressoit la sienne, il me demanda l'autre. Mes yeux attachés sur les siens n'y voyoient que son amour.... Je n'étois plus la maîtresse de le repousser, ni de m'échapper, lorsque je me sentis toute entière

en son pouvoir. N'abusez pas de votre avantage, lui dis-je, mon cher Léréins, respectez vos droits, ne me rendez pas indigne de vous. Vous n'en ferez indigne, me répondit-il, avec le ton que la vraie passion peut seule rendre, que quand vous cesserez de m'aimer. Je ne la ferai donc jamais. Ce fut la seule parole qu'il me fut possible de proférer ; il s'étoit si bien emparé de tous mes sens, que les efforts que je voulois faire furent vains, & j'éprouvai que c'est au moins une imprudence que de vouloir combattre & contre ce que l'on aime, & contre soi-même.

Léréins fut content. Il ne m'entretint plus que de ses projets pour l'avenir, & de l'union qui le flattoit. Le témoignage de mon cœur, que je ne trouvois coupable d'aucune fausseté, ni d'aucun dommage fait à personne, me parut peu accablant ; pour dire plus vrai même, il me sembla que n'ayant usé que du droit légitime & naturel de disposer de soi, je n'avois nul reproche à me faire ; ainsi les réflexions que j'avois craint de loin s'évanouirent alors. Je ne me trouvois ni coupable, ni malheureuse, puisque je n'avois eu que des intentions généreuses, en différant de m'unir avec Léréins, & que ce n'étoit pas ma faute, s'il avoit voulu

devancer ce temps. Les cérémonies me parurent dès lors moins nécessaires au bonheur de la vie , & je me figurois que dans peu nous accorderions cette déférence au Public. Ainsi je fus fort tranquille , quoique dans un genre de vie , dont je n'aurois osé former l'idée trois mois auparavant.

Tout ce que j'avois éprouvé de douceur dans le commerce du Marquis de Garence , n'étoit rien au prix du bonheur dont j'étois occupée. Je ne voyois rien que de satisfaisant autour de moi & dans l'avenir ; la persévérance , les services de Léréins , l'envie qu'il avoit de se lier à moi , tout me répondoit de lui ; mon cœur ne me laissoit aucun doute que ce goût put jamais finir , & si mes affaires d'intérêt venoient à tourner différemment de ce que j'espérois , je me disois , ce ne sera plus ma faute. Puisque Léréins a voulu passer par-dessus cette considération , je le dédommagerai des richesses , par des soins & des attentions qui le satisferont , puisqu'il connoît le prix des sentimens.

Je passai ainsi près de six mois dans une situation d'esprit & de cœur délicieuse. Quand je jettois les yeux sur le passé , je me reprochois de m'être crue parfaitement heureuse par l'amitié de Garence : effective-

ment , un amour rempli de confiance & d'estime mutuelle , est un état aussi satisfaisant qu'il est rare.

Léreins , jusqu'à la décision de la discussion que nous attendions , ne cessa de se donner des soins pour moi ; j'en avois moins de reconnoissance , puisqu'il travailloit pour lui-même. Comme mon attachement pour lui redoubloit chaque jour , j'en étois venue au point où l'on se sent , pour ainsi dire , transformée en ce que l'on aime , & où il n'est plus question de reconnoissance ; où tout ce que l'on fait l'un pour l'autre émane d'une source si féconde en bonne volonté , que les sentimens ordinaires vous paroissent dans un lointain ridicule. Je ne doutois nullement que Léreins n'éprouvât la même façon de sentir ; ainsi , il y avoit déjà bien du temps qu'il avoit retranché les petits soins , sans que je m'en fusse apperçue.

Enfin la décision de mes prétentions étoit le terme où mon erreur devoit cesser. Dès que je ne fus plus riche , je ne fus plus aimable , peu à peu cet homme si vif , si ardent pour mes intérêts , ne crut plus devoir seulement me ménager. Son caractère , contraint jusqu'alors , reprit son état naturel ; il ne gagnoit pas à ce changement ; je ne vis plus qu'un homme plein d'humeur , dont
l'esprit

l'esprit devenoit inutile dès qu'il ne lui ser-voit plus à ses fins. Cette modestie qu'il avoit adoptée , parce qu'il avoit connu le cas que je faisois de cette vertu , disparut entièrement. Satisfait de la probité dont il faisoit profession , il ne se croioit plus obligé à la faire aimer , vivant avec mes amis & mes sociétés , comme il m'avoit paru vivre avec moi , avant que de m'aimer. Il ne faisoit aucuns frais pour leur plaire , rapportant tout à lui-même ; il étoit dur dans la société , il étoit mauvais maître. Je ne doute pas même qu'il ne soit un mari tyran. Sa passion satisfaite , je ne tardai guères à voir cette métamorphose : je la craignois & n'osois la croire , lorsqu'il eut la charité de me tirer tout-à-fait de l'erreur où je me plaisois encore.

Il étoit question de quelque arrangement dans ma maison. Habituee à le consulter sur tout , je lui en parlai avec ma franchise ordinaire. Vous me regarderiez , Madame , dit-il , comme un malhonnête-homme , si je vous entretenois davantage des idées où je vous vois persister , sans vous rappeler que vous-même m'avez défendu d'y penser. Quoi donc , lui dis-je ?... Vous devez vous rappeler , Madame , que c'étoit la décision de la discussion que vous aviez avec

Messieurs vos oncles , qui devoit être celle de mon sort : si j'avois une fortune plus brillante , je vous l'offrirois pour vous dédommager de ce que vous avez perdu , mais trop peu riche pour faire votre bonheur , il y a long-temps que je travaille à m'arracher toute idée d'une union qui vous rendroit malheureuse.

J'étois encore aveugle , il falloit l'être beaucoup pour lui répondre. Léréins , lui dis-je , quand je vous avois refusé d'entendre à aucune liaison indissoluble , c'étoit la crainte de ne pouvoir vous rendre aussi heureux que je desirois , j'avois fixé le terme de ce que je regardois comme mon bonheur , & que vous appelliez le vôtre , à la décision de mon affaire , afin de vous faire avec le don de ma personne trop peu considérable pour mon amour , celui d'un bien dont je pouvois disposer , & qui vous serviroit de dédommagement du peu que je vau. Je n'ai pas attendu à ce moment pour sentir que vos idées avoient changé avec ma fortune. Trop occupée de vous & de vos intérêts , je n'avois garde de vous reparler d'un engagement que j'ai contracté seule , & auquel vous n'avez donné aucun consentement. Je veux vous aimer libre , vous voir tel , & n'avoir qu'à m'occuper du soin de

vous plaire toujours. Je ne vous reproche point un amour que j'ai adopté, je ne vous en parlerai jamais, s'il offensoit un jour, ou votre délicatesse, ou vos devoirs : je me suis montrée à vous à cœur découvert ; si je vous ai parû mériter quelques sentimens, conservez-moi du moins ceux de l'amitié ; vous n'aurez jamais de plus sincère, ni de plus tendre amie. Si l'amour vous parloit encore, pourquoi y renoncer, je suis trop entièrement à vous pour vous prescrire des bornes. Ah ! Léreins, se peut-il que vous soyez changé, lorsque je sens au fond de mon cœur plus d'amour que jamais.

Je trahirois, me dit-il alors, tout à la fois, la reconnoissance & la vérité, si je vous cachois mon cœur ; il a été à vous sans réserve ; j'ai cru que nous vivrions heureux étant unis ; mais cette union peut-elle, doit-elle même subsister à votre âge & au mien ? Trop aimable pour n'être pas l'objet des vœux de gens qui valent mieux que moi, vous vous lasseriez bien-tôt de mes fers, & puisque la fortune ne nous a pas fait naître l'un pour l'autre... Il faut vous avouer, ajouta-t-il, que j'ai cédé à l'importunité de mes parens qui ont arrêté hier un mariage avantageux pour moi, & dont une des premières conditions a été que je cesserois de vous

voir , avec la même assiduité , parce que des méchans esprits ont donné des inquiétudes sur cela aux parens de la jeune personne , que je dois ménager. On vouloit surtout que je rompisse avec éclat. Je sçais trop tout ce que je me dois à moi-même , pour faire une pareille démarche : j'ai même fort assuré que l'on pouvoit tout rompre , si l'on exigeoit que je fisse le sacrifice entier. Oui , ma belle Comtesse , je vous verrai moins occupée de moi , mais toujours aimable & toujours de mes amies.

Je ne sçai ce qu'il devint alors , il y avoit déjà plus de deux heures , à ce que me dirent mes gens , qu'il étoit sorti , lorsque je m'apperçus que j'étois seule , & que sans doute je revins de l'accablement où il me laissa. Il faut avoir aimé d'aussi bonne foi & avec autant de vivacité , pour connoître mon état ; je ne m'en prenois ni à lui , ni à moi ; mais le sort n'étoit-il pas trop injuste de ne lui avoir pas laissé le cœur que je lui croyois.

L'ame assez forte pour vouloir triompher de mon mal , je crus qu'il n'y avoit de moyens de me tirer de l'état violent où j'étois , qu'une extrême dissipation. Dès le lendemain je laissai ma porte ouverte ; je vis mes connoissances. Le hasard fit qu'il s'en

présentât beaucoup , & la contrainte fut si violente que j'en pris la fièvre, dès la même nuit, & j'eus une maladie en regle, qui me mit à la mort, plus encore parce que je n'en voulois pas faire connoître la cause, que par le mal lui-même, qui accrut au point que l'on me condamna. Il n'y a que les voyages que j'ai faits, deux années de suite, aux eaux, qui m'aient remis, non pas entièrement, mais du moins assez pour que j'aie pu apporter le seul remède qui convienne à un pareil mal; mais je remettrai à vous en entretenir à un autre jour.

La Comtesse ayant fini de parler ce soir-là, on ne manqua pas de traiter Léréins de monstre à étouffer, & de le charger de toutes les imprécations que purent imaginer les femmes. Oui, sexe charmant, vous avez cela de louable, c'est que vous faites cause commune dans les grandes occasions. Il n'y en a guères de plus intéressante pour votre république, après les procès que vous faites sans appel aux maris jaloux, que ceux que vous croyez devoir faire aux amans infidèles.

Mademoiselle de Bellerive n'avoit osé parler; cette matière passoit sa compétence, elle étoit, dans le vrai, d'une toute autre importance que la première; ainsi elle attendit d'être seule avec sa mère, pour lui faire part de ses réflexions.

Alors , elle lui dit , je ne reviens point , maman , de ce que vous nous avez conté ce soir ; mais , maman , vous nous avez dit des choses bien fortes , & si vous n'étiez pas vous-même , j'aurois cru , à vous entendre , que vous aviez vécu avec M. de Léréins bien singulièrement. Ma fille , reprit Madame de Bellerive , je n'ai pas prétendu vous donner des principes d'une morale austère , en vous racontant les égaremens de mon cœur ; l'on vous a fait connoître dans votre jeunesse sur quelles règles nous devons former nos plans de vie ; il est temps de vous apprendre ce que c'est que le monde. Gardez-vous de le juger par les apparences , ni d'apprécier au-delà de leur valeur les personnes que vous y verrez. Vous avez peut-être une haute idée de ma vertu , parce que je vous l'ai toujours conseillé , & que j'ai tâché de vous inspirer pour elle tout le goût possible : il vaut mieux pour vous & pour moi , qui desire conserver votre confiance avec votre tendresse , que vous connoissiez toutes mes foiblesses par ma propre bouche ; ne doutez pas que je n'aie eu les plus grandes pour Léréins ; je ne veux ni vous les cacher , ni les excuser. Je souhaite , pour votre bonheur , que vous ne soyez jamais dans le cas de me justifier , en éprouvant les mêmes malheurs.

Si vous n'êtes pas née tendre & aussi sensible que moi, vous menerez peut-être une vie plus heureuse. Si vous tenez de moi par le penchant, toutes les règles, tous les préservatifs imaginables ne vous garantiront pas des égaremens où le besoin d'aimer vous entraînera. Soyez vraie, attachez-vous aux vertus qui rendent respectable un cœur tendre. Réfléchissez sur ma vie, je ne vous cacherai rien de ce qui m'est arrivé par la faute de ce cœur qui m'a toujours conduit. Ne blâmez jamais la foiblesse des autres; quand vous les connoîtrez, qu'elles vous servent, ma fille, à vous préserver des mêmes écueils, & s'il n'est point en votre pouvoir d'acquiescer les vertus de votre sexe, faites du moins respecter vos foiblesses, en les accompagnant de toute la candeur & des vertus qui caractérisent un galant homme.

L'on recommande si fort aux jeunes personnes de conserver l'extérieur, on leur fait tant de honte de l'aveu de leurs foiblesses, qu'il n'est pas étonnant qu'elles deviennent fausses. Si, sans ma participation, on vous a élevée de la sorte, n'oubliez jamais, ma chère enfant, ce que je vous dis aujourd'hui : il vous sera plus aisé de vous garantir des dangers de l'amour par le respect qu'inspirera votre candeur, que par toutes les sé-

vérités que vous montreriez lorsque , pour les opposer aux dangers que vous rencontrerez , vous ferez obligée d'agir contre vos pensées , ou contre le témoignage de votre cœur. Qu'est-ce qui m'a garanti de la violence de la passion qu'avoit conçu pour moi le Marquis de Garence ? C'est , qu'il voyoit la vérité de mon cœur ; il en avoit pris tant d'estime , qu'ayant souvent résolu de profiter de la grande liberté que lui donnoit mon amitié pour lui , je l'ai toujours défarmé par la candeur de mon caractère. Je n'ai jamais opposé de digue à son impétuosité , j'en avois pitié ; elle ne m'offensoit point ; je paroissais céder dans le temps que ma résistance étoit la plus efficace.

Je me conduisois de même avec Léréins ; & , si je n'avois pas été vaincue par ma propre volonté & par un penchant violent , que je voulois d'autant moins combattre , que j'aurois voulu le suivre toute ma vie , soyez sûre que je n'aurois pas eu à rougir de mes faiblesses avec lui. Il m'auroit quitté , cela n'est pas douteux ; mais peut-être auroit-il encore abusé de ma bonne foi , pendant trois ou quatre ans , & j'ai donc été trop heureuse de m'en défaire à ce prix , puisque ce n'étoit qu'un amant , & que ce n'étoit pas un ami sûr & tel que mon cœur me le montrait.

Mademoiselle de Bellerive qui n'avoit point encore eû d'exemple d'un pareil aveu, étoit agitée de mille diverses pensées, elle crût pouvoir les rectifier à l'aide d'une seconde question.

Maman, permettez, lui dit-elle, que je vous demande lequel de ces deux hommes vous haïssez le moins aujourd'hui.

Ma fille, lui répondit Madame de Bellerive, je ne hais ni l'un, ni l'autre. J'ai toujours pour eux une espèce d'inclination que je ne sçaurois trop vous définir. Je conçois bien que l'on puisse haïr un ami qui nous a trahi, ou un amant, qui, non content de nous quitter, veut nous perdre, nous déshonorer, ou nous sacrifier; mais ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne m'ont trompé; c'est moi qui me trompois en les appréciant. J'avois cru Garence un ami tendre & fidèle, rempli de confiance en moi; c'étoit un amant qui se montroit à mes yeux sous la forme qu'il croyoit me plaire davantage. Lassé d'un rôle qui ne l'approchoit point de son bût, il l'a quitté; il m'a laissé voir en cessant de me faire illusion, que ce que je prenois pour de la confiance, étoit pure complaisance à recevoir la mienne. Quand il m'entrenoit de lui, c'étoit par amour-propre, pour m'étaler le beau de son

caractère ; il n'étoit pas dans le cas de me faire de mauvais tour ; d'ailleurs, c'est ce qu'on appelle un galant-homme ; je regarde mon amitié pour lui , comme les liaisons de Couvent , qui nous semblent devoir durer toute la vie , & qui nous rendent celles avec qui nous les avons formées , un peu plus intimes que la plupart des connoissances.

A l'égard de Léréins , c'est encore moi qui me suis trompée. Ce n'est pas sa faute si j'ai cru que le goût qu'il avoit pris pour ma personne étoit un penchant violent de son cœur qui le rendoit digne du mien. Il n'est peut-être pas capable d'aimer mieux qu'il ne faisoit ; & , quand son goût a cessé , il me l'a dit ; il eut peut-être été mieux de ménager davantage mon amour-propre , & mettre moins de dureté dans ses adieux ; mais que fait la forme en pareil cas ? d'ailleurs , j'aime à excuser ceux que j'ai aimés , pour avoir moins à me plaindre de moi-même. Léréins n'a point trahi ma confiance ; je sçai qu'il a toujours parlé de moi dans les termes que je pouvois désirer. Je suis assurée qu'il me serviroit s'il en trouvoit l'occasion. Il faudroit donc à présent , pour vous satisfaire , vous dire celui que j'aime le mieux. Comme mes sentimens pour Léréins

ont été d'une toute autre vivacité que ceux que j'avois pour Garence , je crois que je préfère Léréins ; d'ailleurs , l'on s'attend plutôt à trouver un amant volage , qu'un ami refroidi sans sujet ; & , s'il falloit haïr , je crois que je haïrois davantage celui qui m'a privée du plus grand bien , & je haïrois Garence ; mais je suis bien éloignée de ce sentiment à son égard.

Enfin , maman , reprit Mademoiselle de Bellerive , je vois que cette aventure vous a fait pencher pour le systême de M. le Chevalier ; mais il ne faut pas conclure , pour une fois qu'il ait raison , puisque vous avez connu M. de Garence sans vivre avec lui. Oui , ma fille , mais comptez que j'ai été cinq ans à le connoître , & que j'en ai été trois encore à me tromper au sujet de Léréins. Sans la recette du Chevalier , j'eusse peut-être encore perdu deux ou trois ans avec lui. Ne croyez pas que je l'aie employé à dessein ; mais elle m'a réussi cette fois là. Il est malheureux , ajouta Madame de Bellerive , que les réflexions ne nous viennent le plus souvent que d'après l'expérience , sans quoi la jeunesse arriveroit bien plutôt à la perfection & au bonheur.

Les Dames qui avoient entendu le second récit de la Comtesse , étoient mon-

tées chez elle & je les avois suivies. Elles me féliciterent d'avoir trouvé une aussi bonne ressource pour ma cause ; elles étoient dans le dernier étonnement de ce que Madame de Bellerive faisoit si peu de façon de leur conter des choses que les autres femmes se gardent bien de jamais avouer ; mais , en même temps , elles convenoient qu'elles sentoient au fond de leur cœur , un respect pour ses bonnes qualités , qui en devenoit d'autant plus grand , que la sincérité de cet aveu répandoit sur toutes ses actions une candeur peu commune. L'une d'elles , cependant , ne pouvoit se résoudre à approuver qu'elle eut rendu sa fille témoin de cette naïveté. Je ne pus m'empêcher alors de prendre le parti de la Comtesse. Que vous a-t-elle donc appris, Mesdames, leur dis-je ? qu'elle n'avoit pas eu le Marquis , que tout Paris lui a donné pendant cinq ans , & qu'elle avoit eu pendant six à sept mois Léréins qu'on lui avoit donné pendant trois ans. Ainsi , selon vos opinions , elle y gagne beaucoup ; & , selon moi , il vaut mieux pour la bonne éducation de sa fille , qu'elle lui apprenne elle-même , ce que vous nommez ses déportemens , que si elle faisoit la vestale pour être démentie par les premiers qui causeront en liberté avec sa fi-

le. Croyez , d'ailleurs , que cette femme a du bon sens , & qu'elle tire parti pour la perfection de cette fille , qui est très-bien élevée , de tout ce qu'elle ne semble raconter que pour vous amuser. Ne voulez-vous pas qu'elle aille lui faire ses morales devant vous ; elle a trop de monde pour cela ; mais laissez-la faire , elle fera de sa fille une personne fort sensée.

Le lendemain à l'heure où l'on se rassemble à la Campagne où nous étions , l'on ne manqua pas d'annoncer la lecture ; c'étoit une façon de parler pour se défaire de quelques hommes qui n'aimoient pas plus cet amusement que la Comtesse n'aimoit leur discrétion. Dès qu'ils furent fortis , on la pria de nous raconter ce qu'elle nous avoit promis.

Vous vîtes hier , Mesdames , dit-elle , comment j'ai perdu depuis l'âge de dix-neuf ans , jusqu'à vingt-neuf , un temps précieux , voulant toujours acquérir un ami & ne pouvant y parvenir. Ma maladie m'ôta cette idée , puisque je ne doutois pas qu'elle ne fut la dernière de ma vie , que je regrettois peu , puisqu'il falloit la passer seule au monde , & n'avoir plus aucune confiance dans les hommes. La force de mon tempérament m'ayant tiré du danger , je me rendis aux

Eaux de Plombières. Ce remède qui me procuroit une grande dissipation , fut assez de mon goût ; je crus m'y être amusée : ainsi la cause de mes maux devenant moins présente , ils semblerent diminuer. Je riois quelquefois de l'imbecillité des Médecins qui exerçoient leur art à compter les verres d'eau auxquels je sentoie fort bien que je ne devois rien , & aucun ne comptoit la variété des visages que l'on y rencontre , ainsi que celle des caractères , qui , joints à la grande liberté que l'on a établi dans ces lieux là , en font le meilleur & le plus efficace des remèdes.

J'y vis un Médecin Espagnol qui voyageoit. Il avoit l'air fort à son aise , & de ne s'occuper de son art que par manière d'amusement. Je lui fis beaucoup de questions sur mon état ; c'étoit la mode. Nous étions seuls un jour , & cet homme ayant bien regardé si personne n'écoutoit , me dit en assez mauvais François : Madame , je ne veux pas être lapidé ici ; donc , il faut qu'en public je parle comme les gens de ma profession ; mais vous êtes trop naturelle , pour que l'on veuille vous tromper. Si vous me disiez au vrai la cause de vos maux , je vous en prescrirois le remède. Pourquoi , croyez-vous , lui dis-je , que je ne vous la dirois pas , nous femmes

accoutumés en France à nous confesser à nos Médecins ; ils sont les dépositaires de nos intrigues. Oui , me dit-il , des Dames qui se portent bien , & qui jouent les malades ; mais vous l'avez été réellement , vous l'êtes même encore ; & , pour vous éviter la peine de me raconter vos maux , je m'en vais vous les dire , vous en aurez plus de confiance au remède si j'ai deviné.

Votre mal vient , Madame , d'un grand chagrin ; ce n'est pas la perte d'un procès , ce n'est peut-être pas même celle d'un mari , à moins qu'il ne fut votre amant , & nous ne voyons guères de pareils phénomènes ; mais il est certain que votre chagrin est dans le cœur. Ou vous aimez encore , ou vous avez aimé avec violence. On vous a quitté ; car si l'on étoit mort , la raison auroit pris plutôt le dessus. Vous avez un ennemi qui vous tuera , ainsi qu'il traite la plupart des femmes ; il en tue plus que mes Confrères : il faut , Madame , le prévenir , venir aux Eaux , y rester tant qu'il y aura de la dissipation. Si Plombières ne vous amuse plus , allez ailleurs , voyagez , n'importe que ce soit mal à votre aise : la dissipation en fera plus grande ; il faut vous lever matin , l'air est alors plus pur , & puis la journée étant longue , vous vous agiterez davantage. Dès qu'il est

nuit, on reste par force à la même place, & l'humeur taciturne en acquiert plus de poids. D'ailleurs, quand on s'est levé matin, on desire son lit, on s'y endort tout de suite, l'on n'a plus le temps de se rappeler ses peines. La plupart des femmes se font un plaisir de se retracer dans leurs rideaux les idées qui les agitent; de-là viennent les sommeils pénibles. Comment voulez-vous que l'on dorme à son aise, quand le corps n'a pas besoin de repos, & que l'ame le fuit? Ne soyez au lit que sept heures, quittez-le en le regrettant. Voilà, Madame, tous les remèdes qui vous conviennent. Chassez de chez vous les Médecins, ce sont des empoisonneurs, qui aimeroient mieux tuer leurs meilleurs amis, que de ne pas conseiller quelques drogues; elles ont beau être ce qu'ils appellent indifférentes; elles entraînent avec elles l'idée du mal, & cela ne guérit point l'ennui. Voilà, Madame, votre seul mal.

Si vous pouviez occuper votre cœur, je vous répondrois bien-tôt de votre santé, me dit-il encore, mais j'ai trop d'expérience des hommes pour vous répondre que ce remède soit aisé. Il vous faut, au caractère que je vous connois, Madame, un homme vertueux, sensible & de bonne-foi, & les

les femmes d'aujourd'hui ont rendu tous ces hommes-là si farouches qu'ils ne se présentent plus devant elles. D'ailleurs, l'espèce n'en est pas bien commune. Il se leva en me disant, si j'en trouve un, je vous l'enverrai; il faut voyager pour cela; mais faites-lui un peu d'avance, me dit-il en riant, sans quoi il est difficile que ceux de la bonne espèce s'apprivoisent. Adieu, Madame, consultez tant qu'il vous plaira; ceux qui vous parleront différemment, auront peut-être votre argent: je n'en veux point, à moins que je ne vous envoie le remède; quand vous l'aurez goûté, vous me le payerez bien cher; mais je n'y prétendrais que l'honneur d'avoir rendu heureuse la plus aimable femme que j'aie vue dans tous mes voyages. Voilà une déclaration de votre nation, lui dis-je, elles sont un peu exagérées; mais n'importe, ne vous en allez pas; je suis assurée de l'impossibilité du remède que vous me conseillez: donnez-moi du moins le moyen d'attendre que vous ayez rencontré le spécifique qu'il me faut. Beaucoup de dissipation, Madame, me dit-il, en attendant un amour parfait, & il sortit.

Je trouvois assez singulier que cet homme, à me voir depuis quinze jours, eut deviné mon mal; je crus pendant quelques

jours, qu'il avoit voulu s'amuser, & qu'il avoit fait de pareils contes aux autres femmes qui étoient aux Eaux; cependant j'appris que non, qu'il y en avoit a qui il avoit donné des remèdes, & dont il avoit fort bien jugé les maladies. D'autres, qui se portoient bien, il les avoit loués de leur attention à conserver leur santé par l'usage des Eaux, & leur prescrivait d'user modérément de ce remède, crainte d'être obligées d'y avoir recours dans les suites malgré elles. J'étois la seule à qui il eut parlé comme il avoit fait; ainsi je demeurai très-convaincue qu'il falloit me dissiper.

Après la première saison des Eaux, j'allai en Alsace avec une Dame de Strasbourg, qui me plaisoit assez & qui m'avoit offert sa maison pour un mois, qui étoit le temps que je voulois mettre d'intervalle entre les Eaux. Ce voyage remplit mon objet; j'y pris l'habitude de me lever matin. Je vis à Strasbourg bien des mouvemens, puisque c'étoit en 1742, temps où les Armées étoient en Bohême & en Bavière, & pendant lequel Strasbourg étoit le point du plus grand abord de tout ce qu'il falloit à ces Troupes. De-là, je revins aux Eaux; &, toujours attentive aux moyens de dissipation, j'arrangeai avec les

Sociétés que l'on y contracte , des voyages pour l'Automne.

Je revins à Paris au mois de Décembre , & j'y apportai une espèce de Philosophie , qui , dans le fond , pouvoit bien être de l'humeur. Je fuyois le grand monde ; je renonçai , sans le dire , aux voyages de Versailles ; je les trouvois inutiles & très-fatiguans , quand on n'a qu'une fille. Je n'allois plus au Bal , que j'avois beaucoup aimé , parce qu'il falloit se coucher trop tard , & que me levant matin , j'éprouvois qu'effectivement le soir j'étois lasse.

Je m'ennuyois de recevoir du monde chez moi ; je m'y étois fait des occupations ; quelquefois , & même souvent , mes ouvrages m'attachoient ; & , au lieu de sortir comme je l'avois résolu , je mangeois seule , après quoi je lisois , jusqu'à ce que le sommeil vint terminer ma journée. Celles que je passois ainsi , diminuoient au vrai le fond de gaieté qui me soutient ; je ne m'appercevois point du mal que cela me faisoit , & ce n'étoit que par réflexion sur les conseils de mon Espagnol , que je n'adoptois pas en entier cette manière de vivre si contraire à mon tempérament , mais qui plaisoit si fort à ma situation.

Je trouvois Paris beaucoup moins à mon gré que les années précédentes ; je faisois

des projets pour m'en tirer , peut-être tout-à-fait , sans avoir cependant encore de plan fixe. L'éducation de ma fille me préparoit des amusemens assez continuels selon mes idées , pour que je ne craignisse pas de m'en-nuyer à la campagne ; c'étoit-là du moins une de mes idées chéries , & je travaillois à la mettre en exécution avec une ardeur que je prenois pour de la raison , & qui n'étoit au vrai qu'une mysanthropie , dont la source étoit aisée à deviner. Ma santé moins bonne aussi contribuoit à me rendre absolument différente de moi-même.

Ce sérieux de ma personne , ainsi que le ton de ma maison que j'avois beaucoup baissée depuis mon veuvage , avoit éloigné la plus grande partie de ce que l'on appelle si ridiculement les amis , & que je n'appelle tout au plus que des connoissances ; ainsi j'étois volontiers seule. Au mois de Février , l'on m'annonça M. de Lérac ; il y avoit près de deux ans que je ne l'avois vû , & je le croyois au nombre de ceux qui , sans quitter Paris , avoient quitté ma vûe. Je ne pûs m'empêcher de lui témoigner mon idée sur cela. Il est vrai , me dit-il , Madame , que je n'ai rien fait pour être jugé différemment des autres hommes : mais il est encore plus vrai , que depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir ,

j'ai été absent de Paris, vous auriez sans cela vu mon nom sur vos listes, si je n'avois pû pénétrer chez vous. L'on m'a dit que l'on vous voyoit peu, quelques-unes de vos amies s'en plaignent, & j'avois peur, à les entendre, de trouver votre porte fermée; c'est pourquoi je m'y suis pris de bonne-heure, par la crainte d'être traité comme les visites.

Il est vrai, dis-je, que je vois beaucoup moins de monde que dans le temps que j'avois le plaisir de vous voir une fois la semaine; car je n'ai pas oublié que c'étoit la règle dans ce temps-là. Lérac m'apprit la cause de ses absences, il m'assura de la part qu'il n'avoit cessé de prendre à tout ce qui m'étoit arrivé, & m'ajouta même qu'il avoit été très-exactement informé de mes affaires; que ce n'étoit que par la certitude où il avoit été de son inutilité, près de moi, qu'il n'avoit pas fait un voyage exprès pour venir m'offrir de m'aider dans les choses où une femme est plus embarrassée que les hommes. Je traitai cette politesse comme un compliment, & il m'en parut offensé, & me dit, Madame, je n'aurai jamais vraisemblablement d'occasion de vous marquer mon attachement, & j'aurois désiré de vous prouver, du moins une fois, que j'ai de la

reconnoissance de ce que M. de Bellerive a voulu faire pour moi , & des politesses que j'ai reçues de vous. Si, dans les suites, Madame, ajouta-t-il, vous voulez employer mon zèle, comptez sur moi comme sur un de vos serviteurs.

Il me raconta que M. de Bellerive avoit voulu le faire connoître particulièrement du Ministre , & qu'il lui avoit obligation de quelque avancement , ou du moins de ce que le Ministre , dans une autre occasion , ne l'avoit pas traité en homme qui ne lui auroit pas été connu.

Lérac paroissoit se plaire avec moi , puisque sa visite fut de près de trois heures. Je travaillois à de la tapisserie , & nous causâmes de beaucoup de choses. Nous nous fîmes une infinité de questions, ses réponses & sa conversation ne ressembloient point à celles des autres hommes. Il ne s'occupoit guères des tournures qu'il donnoit à ses phrases ; il en avoit d'extrêmement rudes ; mais la probité & l'honneur perçoient de toutes parts. Comme il se préparoit à sortir , je lui demandai s'il avoit disposé de mon jour , depuis qu'il avoit appris que je n'avois plus de maison. Je veux du moins, lui dis-je , que vous m'en rendiez l'équivalent, à moins, ajoutai-je, que vous ne soyez comme vos

camarades, qui craignent, à ce qu'ils disoient, de s'ennuyer chez moi. Lérac me répondit, si vous aviez besoin de moi, je vous verrois la nuit, le jour, à toute heure ; mais vous n'êtes pas dans ce cas : à quoi vous serviroient mes visites ? Il s'en faut bien que je veuille vous voir plus souvent ; mais je m'informerais de vos nouvelles quelquefois à ces heures-ci. Venez-y souvent, lui dis-je, quand cela ne vous gênera pas. N'y comptez pas, Madame, me dit-il, & passa la porte, sans que je pusse lui demander les raisons de cette dureté.

Je fus bien-aïse d'avoir revû Lérac, & sa visite ne m'avoit pas paru longue. Je sçus où il logeoit. Je donnai quelques soupers dans l'hiver, & je l'envoyai prier deux ou trois fois : il n'y manqua point ; mais quand il avoit soupé chez moi ; c'étoit fait pour sept à huit jours. La campagne commença de bonne heure, il vint prendre congé de moi ; je lui demandai pour combien de temps. Je n'ose y penser, Madame ; si je suis raisonnable, ce sera au moins pour dix-huit mois, si je ne le suis pas, ce sera pour sept à huit. C'est donc vos affaires qui vous retiendront plus ou moins long-temps, lui dis-je. Non, Madame, me dit-il, ce sont d'autres considérations plus essentielles. Est-

ce votre fortune, lui dis-je. Non, Madame, puisque pour la faire plus prompte, il faudroit revenir ici tous les six mois au moins, ou n'en pas sortir.

Je ne vous presserai pas davantage, lui dis-je, il faut de la discrétion avec ses amis, & je vous mets au nombre des miens. Mais à propos, lui dis-je, je suis bien hardie, car il vous faut dix ans, & vous ne m'avez pas fixé depuis quel temps vous comptez avec moi. Vous traitez-là, Madame, une matière dans laquelle les meilleurs yeux n'y voient pas trop clair. Après la campagne, me dit-il, nous reprendrons cette question. Je m'en ressouviendrai, lui dis-je, il sortit en me disant : Madame, je vois bien que vous n'oubliez rien, n'oubliez pas du moins l'objet de la question.

Au printemps je vis bien des maisons de plaifance, & je conclus un marché pour en louer une qui me plaisoit assez. Ce fut mon occupation dès le mois d'Avril & de Mai. Ma santé revenoit assez bien. Le renouvellement de la saison pouvoit y contribuer, & le séjour de ma nouvelle habitation, où je m'établis à la fin de Mai, me fit espérer que je n'aurois pas besoin de retourner aux Eaux. La bataille d'Etingen arriva au commencement de Juin, elle m'intéressa assez mé-

diocrement; cependant je vis bien de mes connoissances de moins, entre autres, je lus dans une liste, Lérac blessé assez dangereusement. La Cavalerie avoit bien fait; l'on écrivoit que ce Régiment auquel je m'intéressois avoit acquis de la gloire, & que Lérac s'y étoit distingué. Je lui écrivis & le pressai de me faire donner de ses nouvelles. Il reçut tard ma lettre, je le crus mort, & je le regrettois sincèrement, lorsque je reçus une réponse de sa main, qui étoit une plainte qui avoit l'air de la vérité sur ce qu'il avoit reçu ma lettre si tard, que je pourrois douter de sa reconnoissance. Sa lettre le montrait pénétré de ce sentiment : je lui en sçus beaucoup de gré.

J'avois eu des ressentimens de mes maux; je m'étois rappelé mon Médecin Espagnol & ses leçons. Pour les pratiquer, j'avois pris le parti de retourner à Plombières, & je partoisi pour y aller le jour que je reçus sa lettre. Je m'y amusai assez bien, ainsi les Eaux réussirent; mais pour ne rien omettre, il fallut prendre la seconde saison. On disoit Strasbourg rempli de blessés, de Troupes & de gens qui revenoient de Bavière. Je n'y allai point : d'ailleurs, ma curiosité étoit satisfaite par la réponse de Lérac, ainsi je résolus d'attendre à Plombières même la

seconde saison. Quelques Chanoinesses de Remiremont, qui m'y avoient vûe deux années de suite, m'engagèrent à aller les voir. Mon parti fut bien-tôt pris. Je résolus donc de partager mon temps par quelques voyages à ce Chapitre. Je fis part de mes projets à mes compagnes des Eaux. J'en déterminai deux, & leur société, à rester à Plombières, malgré l'horreur du séjour. Dans le vrai que fait le local quand on s'amuse ? Il y avoit avec ces deux femmes trois hommes dont les maux, sans doute, étoient ou cachés, ou peu considérables. L'un des trois étoit le frere de la plus jeune. Il étoit d'une jolie figure, un peu efféminé & d'une politesse aisée, qui lui tenoit quelquefois lieu d'esprit ; il étoit avec cela fort enjoué ; je le trouvois de meilleure compagnie que les deux autres & que tout ce que j'avois vû là. Nous continuions de vivre entre nous comme aux Eaux, c'est-à-dire, avec un grand extérieur de liberté. Au retour d'un de mes voyages de Remiremont, vers le 20 d'Août, je fus agréablement surprise de voir un laquais à Lérac, qui me dit que son maître arrivé depuis deux jours, l'avoit chargé de guêter mon retour pour l'en avertir, afin qu'il se fît porter chez moi. Il ne marchoit pas encore, sa blessure la plus considérable étant à la cuisse. Je cou-

rus chez lui : il s'attendrit en me voyant. J'attribuai son émotion à l'état de foiblesse où il étoit, par les douleurs & la quantité de saignées. Si l'on pouvoit peindre la reconnaissance, elle ressembleroit à ce malheureux homme, lorsqu'il me remercioit de mon empressement à le voir. Je croyois, me disoit-il, être ici seul pendant trois semaines, avant le retour de la saison ; je suis trop heureux : mon bonheur seroit parfait, si je n'étois blessé qu'au bras, parce que du moins, j'irais chez vous, & je ne serois pas exposé à l'ennui de la solitude. Enfin, me dit-il, il faut remercier la Providence, du moins je sçaurai de vos nouvelles, peut-être pourra-t-on me porter. Non, lui dis-je, Lérac, dans l'état où vous êtes, on n'en causera pas en mal. Je reviendrai vous tenir compagnie, je vous menerai des connoissances des Eaux, que j'ai ici, du moins nous servirons la patrie en contribuant à la prompte guérison d'un de ses plus braves défenseurs. Dès le lendemain je menai à mon malade notre société, & il y fut réglé que son logement seroit notre cabinet d'assemblée, d'abord après les heures de ses douches. Mes compagnes le trouverent très-aimable ; elles furent charmées, ainsi que moi, de lui être utile. Il nous remercioit

de si bonne-foi , que nous lui avons une vraie obligation , puisque le bien-fait étoit au-dessous de la reconnoissance.

Il y avoit dix à douze jours qu'il étoit arrivé , lorsqu'il m'écrivit de passer chez lui , un peu avant la compagnie , ayant un mot à me dire.

Il avoit vû les façons libres & peut-être avantageuses du frere de la jeune Dame ; c'étoit le sujet de son inquiétude. Il me demanda , en entrant , si je lui pardonnerois de faire avec moi le rôle d'un ami , avant d'avoir pû mériter ce titre. Parlez , lui dis-je. Madame , continua-t-il , je vais vous paroître bien étrange , puisque je ne peux vous servir qu'en faisant une médifance ; mais j'ai calculé qu'il vaut mieux vous paroître coupable , que de vous laisser dans l'erreur. M. de... me nommant l'homme en question , vous paroît aimable , il l'est aussi ; mais je ne peux vous voir vous lier avec lui sans vous dire que je le connois mieux qu'il ne croit. Premièrement , c'est un poltron , je vous en répons ; mais de plus , c'est un mauvais sujet : il s'est fait chasser d'un Régiment par plus d'une méchante action , & il avoit déshonoré deux femmes que j'ai connues , pour plaire à une créature qu'il entretenoit alors. Il est séduisant ; vous avez

le cœur tendre, Madame, & fait pour être mieux occupé, que par un sujet de cette trempe. Pardon, Madame, je vous devois ce service, je suis vrai. Qu'il soit ce qu'il lui plaira vis-à-vis des autres, cela m'importe peu ; mais j'ai craint cet écueil pour vous ; il m'a fait frémir.

Le service étoit trop important, pour ne pas exciter ma reconnoissance ; car, quoique je fusse fort éloignée du danger que Lérac appréhendoit, il me rendoit réellement service, dès-lors qu'il croyoit me le rendre. Rien n'étoit si vrai, que ce qu'il venoit de m'apprendre. Je lui appris à mon tour, qu'il s'en falloit bien que cet homme m'eût effleuré le cœur. Soyez tranquille, Lérac. Je le suis, me dit-il, Madame ; je sçais que vous êtes vraie ; mais promettez-moi, je vous prie, que vous ne me prendrez pas pour méchant, quoique je médise de mon prochain.

Jusqu'à l'arrivée de la Compagnie, il me fit le récit des aventures du Monsieur, que j'ignorois parfaitement, & qui me donnerent pour lui un éloignement dont il ne tarda pas à s'appercevoir. Je crois qu'il en soupçonna la raison ; du moins il étoit toujours gêné en présence de Lérac, qui le traitoit avec beaucoup de politesse, mais avec un froid glacial, qui me divertissoit. Peu à peu la Compa-

gnie augmenta : nous avons pris l'habitude de nous rassembler dans cette maison , & nous ne manquions guères de nous y rendre. Les nouveaux venus s'y conformerent ; de sorte qu'il eut plutôt à se plaindre d'une Compagnie trop nombreuse , que de la solitude qu'il avoit si fort craint.

Les douches firent un effet admirable sur ses blessures. Au bout d'un mois , il marchoit presque sans appui , & sa santé , bonne avant cet accident , revenoit à vue d'œil. Je m'informai du parti qu'il alloit prendre , en quittant Plombières. Voici sa réponse. Il y a long-temps , Madame , que je cours après des chimères , sans même y être attaché ; mais au défaut d'autre passion , il faut bien s'amuser de l'ambition. Si je dois me flatter jamais de quelque avancement , c'est après l'avanture qui m'a procuré de vous voir ici. Il faut bien aller à Paris , puisque , malgré moi , mon étoile m'y pousse ; ainsi , Madame , vous m'avez connu médisant , vous me verrez ambitieux : il seroit trop dangereux pour moi de vous montrer tout d'un coup toutes mes passions ; c'est bien assez que de vous en laisser voir une.

Qu'appellez-vous donc passion , Lérac ? Si j'en ai vu en vous , lui dis-je , elles ne sont plus à craindre puisque vous les gou-

(III)

vernez assez bien, & que vous n'avez pas trop l'air de vous contraindre : d'ailleurs je ne crois point qu'il y ait des hommes sans ambition; & si vous étiez assez malheureux pour n'en pas avoir, je vous plaindrois plus qu'un autre. Vous aimez à faire vos volontés, à ce qu'il m'a paru, & vous faites un métier où il faut y renoncer : si ce n'est donc l'ambition qui vous dédommage, vous auriez trop à souffrir. Vous ne m'apprenez donc rien de nouveau, & je suis bien aise qu'elle vous conduise à Paris; je vous y verrai au mois de Janvier. Madame, reprit-il, cette passion essuiera vraisemblablement le sort de toutes les autres, elle se nuira à elle-même, puisqu'elle me conduit en lieu où elle court risque de n'être que la seconde de celles qui m'agiteront. J'étois fort éloignée de le comprendre; ce qui me fit lui répondre avec vivacité. Je suis enchantée de vous voir avec des passions, vous ne sauriez m'en trop montrer; cela me met à mon aise avec vous; car je vous croyois un sage, & vous m'en imposiez si fort, que je vous craignois : puisque vous êtes comme nous autres, je n'aurai plus de peur de vous, & je vous verrai avec bien de plaisir; ainsi, montrez-moi beaucoup de passion.

Je pris de-là occasion de lui conter com-

bien je le craignois , & je n'avois pas loin à remonter pour ce tems - là , puisque je ne m'étois accoutumée à lui, qu'à Plombières. Il rit beaucoup de cette crainte , & me fit à son tour des questions sur ce que j'allois faire en attendant le mois de Janvier. Je lui pariai de ma Campagne , où j'allois passer l'Automne. Il fut fort étonné quand il eut découvert que j'y allois seule , & que je ne comptois sur aucune Compagnie , que celle que le hazard me procureroit.

Il prétendoit que cette solitude alloit détruire l'effet des Eaux , & que je ferois de l'humeur : il m'en plaisantoit continuellement. Enfin , un jour je lui dis avec vivacité , qui voulez-vous que j'y mene ? quelques femmes qui me tourmenteront , pour se lever tard , pour arranger leur repas aux heures de leur fantaisie ; qui voudront se promener quand je voudrai lire ; veiller , lorsque je voudrai me coucher ; je n'ai jamais été assez tyrannique , pour vouloir enchaîner une complaisante à mes volontés. D'ailleurs je m'aime assez pour me trouver bonne Compagnie pour moi-même. Quant aux hommes , lui dis-je , ceux qui y viennent s'y ennuiant , & je ne me soucie point de ceux qui s'y amuseroient.

Vous êtes perdue , Madame , me dit-il , vous voilà tout à l'heure Philosophe , & Phi-
losophe

losophe avant l'âge ; déliez-vous de cette
 fantaisie. Comment , Lérac , m'écriai-je ,
 c'est vous qui me parlez de la sorte ? Je vous
 croyois , je le repete , plus amoureux de la
 solitude. Il se mit à rire , en me disant que
 toute sa Philosophie étoit apparemment dans
 la cuisse qu'il avoit eu percée ; puisque , de-
 puis sa blessure il ne la retrouvoit plus. Eh
 bien , lui dis-je , venez me voir à ma Campa-
 gne , & je vous aiderai à la recouvrer ; nous
 méditerons ensemble des humains ; n'est-ce pas
 là une partie de cette Philosophie que l'on
 cite ? dans l'état où vous êtes , on peut vous
 recevoir ; mais quand vous serez guéri ; je
 vous chasserai , lui dis-je , crainte que vous
 ne m'humiliez , en vous en allant sans ma
 permission. Je ne devrois guères m'exposer à
 cet affront , me dit-il ; mais un invalide ,
 au bout du compte , doit s'attendre à bien
 d'autres choses. D'ailleurs , ajouta-t-il , j'ai
 beau vous dire , chaque fois que je prens
 congé de vous , que je ne veux plus vous
 revoir souvent : puisque le sort s'en mêle ,
 il faut le laisser faire. Cela me rappella ,
 que , ainsi que je l'ai conté , il m'annon-
 çoit toujours qu'il me verroit rarement. A
 quel propos , m'avez vous toujours parlé
 de la sorte , lui demandai-je ? Il me ré-
 pondit , qu'il me le diroit , à la Campagne ,

s'il m'en trouvoit digne ; & nous nous séparâmes peu de jours après.

Je fis deux ou trois pauses chez des connoissances , & j'arrivai à ma Campagne , enchantée de m'y retrouver. C'étoit du nouveau pour moi , puisque je n'y avois été encore qu'un mois en tout. Il y avoit à peu-près quinze jours que j'y étois , lorsque je reçus une lettre de Lérac , qui m'écrivoit de Nancy , que , si je n'avois point révoqué la permission que je lui avois donnée , il viendrait chez moi à la fin d'Octobre. Il me demandoit mes ordres en conséquence. J'eus une vraie satisfaction à la réception de sa lettre. Je lui marquai d'amener son Chirurgien , c'étoit celui de son Régiment , & qui n'étoit pas de mauvaise compagnie. Je plaisantois sur la décence que cet homme de plus , mettroit à ma démarche.

Lérac arriva ; il n'avoit pas son Chirurgien , il étoit radicalement guéri ; mais encore extrêmement foible & défait , & ayant besoin de prendre du lait. Il plaisanta à son arrivée , sur ce qu'il n'avoit pas coutume de mener un Chirurgien , quand il acceptoit des rendez-vous : d'ailleurs , me dit-il , je ne suis ni en situation ni en volonté de me défendre , ainsi cet étalage n'auroit fait que signaler ma poltronnerie. Je me rends ,

Madame, à discrétion. J'avois chez moi une femme de ma connoissance avec son mari, qui n'y resterent pas bien long-temps. D'autres leur succéderent ; & nous ne fûmes guères seuls, Lérac & moi.

Pendant ce temps, il m'observoit, s'attendant chaque jour à voir arriver quelqu'un. Au bout de trois semaines, qu'il eut vu par lui-même que *je n'avois* personne, chose qu'il avoit eu peine à se persuader d'abord, il me raconta tout naïvement ses idées. Nous commençons à prendre l'un pour l'autre une espèce de confiance que l'habitude donne. Je ne fus ni surprise ni offensée de son discours : comme il ne m'étoit tenu ni par curiosité, ni pour vouloir me déplaire, je l'assurai, sans m'émouvoir, que *je n'avois* personne. Je suis, dis-je, & serai long-temps maîtresse de mes volontés. Si c'est un parti pris, me dit-il, il faut sçavoir pourquoi avant de le blâmer. Si c'est un effet du hazard, il faut attendre ; au reste pourquoi craindriez-vous un engagement, continua-t-il ? Vous êtes libre, d'ailleurs je crois connoître assez votre caractère, pour décider que vous êtes née pour vous attacher.

Laissons-là cette question, lui dis-je, contez-moi plutôt, pourquoi vous ne vouliez

pas me voir. Vous m'avez promis à Plombières , que vous me le diriez. Cela ne fera pas long, me dit-il, du premier jour que j'ai eu l'honneur de vous voir, je vous ai trouvée à mon gré, mais de façon à me faire craindre pour ma liberté. Ce n'est pas que j'en fasse beaucoup de cas , ni que je sois plus austère qu'un autre : mais je ne voyois pas que je pusse jamais vous venir , & je fuyois , avec raison, je pense , le rôle d'amoureux ; il n'est supportable qu'avec des espérances ; je n'ai pas eu assez d'amour-propre , pour en concevoir d'un peu satisfaisantes , & j'en ai eu assez , pour ne vouloir ni vous perdre , en vous recherchant mal à propos , ni m'exposer à des refus qui ne flattent jamais. Je ne pouvois vous perdre de vue, le sacrifice étoit trop fort : j'avois assez gagné sur moi-même , de ne jamais vous importuner de ma passion , & dans l'espèce de capitulation que j'avois faite avec mon cœur , j'avois stipulé que je vous verrois.

Voilà , Madame , les raisons de ma conduite ; mais voyez où elles ont abouti , tant il est vrai que la fortune se rit de nos projets , & renverse à son gré nos plus solides arrangemens. Vous êtes donc bien guéri de cette maladie, lui dis-je , puisque vous

venez me voir , & passer du temps tête-à-tête à la campagne avec cette redoutable personne ? Non , Madame , reprit-il , je ne suis pas guéri , mais je me rends aux choses raisonnables. Voici mot-à-mot , les objections que je me suis faites. C'est à vous , Madame , à les résoudre.

L'événement de Plombières est un accident hors de mes calculs ; ma passion s'y est accrue , sans qu'il y ait eu de ma faute , elle est actuellement au point de troubler tout à fait mon repos ; il faut donc que je répare , autant qu'il est en moi , les accidens du sort. Si elle vous est odieuse , j'ai dû m'en convaincre dans un temps où vous me paroissez libre. Il falloit pour cela vous la faire connoître , vous ouvrir mon cœur avec franchise , en vous demandant de le traiter avec la sincérité qui est dans votre caractère , & dans toutes vos actions ; ce fera alors à moi à me retirer , & à éloigner de vous un importun.

Si je suis , au contraire , assez heureux pour ne pas vous déplaire , pourquoi fuirois-je , par ma faute , le plus grand de tous les bonheurs. Je ne vous ferai , poursuivit-il , ni protestations , ni exagérations : je me contente de sçavoir sentir avec vivacité. Je crois les discours bons , pour ceux qui veu-

lent séduire : je n'ai point du tout cette volonté. Je voudrois avoir plu , & que vous fussiez convaincue que j'ai pour vous.... la plus haute estime &.... & l'amour le plus vif, puisqu'il faut trancher le terme.

Pendant ce discours inattendu de Lérac, je travaillois à ma tapisserie, & je crus devoir continuer malgré mon étonnement. J'étois embarrassée ; que lui répondre, & comment me tirer de ce pas, où je redoutois de m'engager ? Heureusement, à ce qu'il me sembla pour lors, qu'un de mes voisins entra au moment que c'étoit à moi à parler. Il me tira d'un embarras extrême. Vous en jugerez, Mesdames, par un rien, mais qui caractérise ma situation. Je faisois une fleur que je voulois nuer, elle étoit rouge, je changeai de soye sans le voir, & je fis, au milieu de ma fleur, un je ne sçai quoi de bleu, dont les points étoient aussi mal arrangés que ma tête dans ce moment-là. Je quitterai tout de suite mon ouvrage, quand la compagnie entra, sans voir ma sottise, dont je ne m'aperçus que le soir, quand Lérac n'y fut plus.

Je me hâtai de défaire cette preuve de mon trouble. J'avois beau vouloir le cacher, cela ne le diminueoit pas ; je voyois dans Lérac toutes les apparences de la vérité, & je

ne me trouvois pas digne de lui. Devois-je le regarder comme un troisième écueil, contre lequel mon cœur iroit encore échouer ? Se peut-il, disois-je en moi-même, que l'amour, à qui nous devrions sans cela le bonheur de nos jours, change les hommes au point qu'il nous les dérobe en entier ? Ce Lérac, continuois-je en moi-même, qui a l'air d'un homme si vrai, en qui je découvre chaque jour de nouvelles qualités, n'est peut-être point celui que je crois voir. Lorsqu'il cessera de m'aimer, je ne lui trouverai peut-être que des défauts, d'autant plus insupportables, que la politesse, dont il ne se pique guères, ne les adoucira pas.

D'un autre côté, un penchant intérieur & la connoissance que j'avois acquise de moi-même, me faisoit sentir de plus en plus le besoin de m'attacher. Je sentoisi par réflexion, combien la solitude m'étoit odieuse, lorsqu'elle devenoit longue. J'avois éprouvé qu'à Paris elle m'avoit souvent déplû ; enfin je prêtois des armes à Lérac, & je n'arrêtois rien dans ma tête pour lui répondre, lorsqu'il reviendrait à ce discours, où il avoit été interrompu.

Après avoir passé la nuit, fort incertaine de ma réponse, je conclus qu'il falloit le dégoûter de moi ; c'est un honnête-homme

qui n'abusera pas de ma confiance, me dis-
 fois-je ; d'ailleurs , la façon dont je verrai
 qu'il me répondra quand je lui ouvrirai mon
 cœur , pourra m'aider à combattre le pen-
 chant qu'il dit avoir. S'il est franc , sincère ,
 vrai , pourquoi fuir ce que le sort m'envoie ,
 & que je cherche comme un trésor rare ; s'il
 est faux , & qu'il veuille me persuader de
 suivre l'amour qu'il dit avoir , il faut le fon-
 der pour l'abandonner bien vite. Partant de
 ce système bien arrangé dans ma tête , il est
 aisé d'imaginer quelle fut ma réponse.

Je lui contai naïvement quel avoit été
 toujours l'objet de mon ambition , les moyens
 que j'avois employés , & le peu de succès
 de mes démarches. Je lui parlai du Mar-
 quis de Garence , de ma bonne-foi , de
 mon étourderie , d'avoir pris sa complaisance
 & son amour-propre pour de la confiance
 qu'il me témoignoit. Je ne pourrois vous
 raconter tout ce qu'il me dit de raisonnable
 à ce sujet. Il rejettoit toute la faute sur le
 Marquis de Garence , qu'il accusoit de tra-
 hison de ne pas s'être montré tel qu'il étoit.
 Assurément , me disoit-il , si c'est là le récit
 qui doit me donner une mauvaise idée de
 vous , je ne sçaurois deviner en quoi ; car je
 n'y vois ni défaut de discernement , ni dé-
 faut de sentiment de votre côté. Combien

de femmes , peut-être aussi bien intentionnées , ont essuyé des tours cent fois plus mauvais , qui ne diminuent rien de leur amour-propre.

Parce que l'on s'est trompée une fois dans l'idée que l'on s'étoit fait d'un sentiment , faut-il pour cela regarder tous les hommes comme semblables. L'amitié en a-t-elle moins son prix , ainsi que l'amour ? Bien loin de-là , c'est la rareté de ces véritables sentimens , qui augmente leur valeur.

Bien loin de m'encourager par ses réponses , il me faisoit rougir intérieurement de ce qu'il me restoit à lui dire , pour lui prouver , assez efficacement , que j'avois d'excellentes raisons pour ne plus m'attacher. Ma résolution étoit prise , & je voulois disputer de franchise & de droiture avec lui ; ainsi je lui racontai mes sentimens pour Léréins.

J'étois bien résolue de ne pas lui dire tout ce qui s'étoit passé entre nous ; je ne redoutois pas son indiscretion , puisque je ne le croyois capable d'aucun vice ; mais je ne voulois pas lui donner sur moi cet avantage. Je fus délivrée du soin de trouver des moyens pour lui cacher ce que je ne voulois pas dire , mais que j'aurois voulu qu'il soupçonnât , pour qu'il ne s'attachât point à une personne capable de pareilles foiblesses. A peine lui

avois-je fait connoître mon penchant , qu'il prit la parole. Je ne veux point un aveu , Madame , me dit-il , qui n'est réservé qu'à l'extrême confiance , personne ne desirer la vôtre avec autant d'ardeur ; mais je n'ai pû encore la mériter. Je ne sçaurois avoir l'entière estime d'un cœur comme le vôtre , que je n'en aie en même-temps la possession. L'aveu que vous me ferez de ce que les femmes appellent des foiblesses , sera la dernière épreuve à laquelle je voudrois reconnoître l'étendue de mon bonheur ; ainsi , Madame , avant que de m'ouvrir votre cœur , voyez à quoi je vous croirai engagée. Je ne veux pas que vous puissiez me reprocher jamais que je profite , contre vous-même , des armes que vous m'auriez données ; je ne douterai que par votre ordre , de l'étendue de votre tendresse pour Léréins ; mais je n'en desirer l'aveu de votre part , que lorsque ce sera pour vous un plaisir de plus.

Je ne vous donnerai aucun ordre , lui dis-je , donnez à mes expressions l'entente la plus étendue , je ne m'en offenserai point , puisque je veux aujourd'hui vous montrer assez de défauts pour vous guérir. N'avez-vous point d'autre remède , Madame , me dit Lérac , croyez-vous que j'ai regardé votre cœur comme un modèle desirable , en l'imaginant

inflexible ? Voici ma profession de foi sur ce chapitre. Je ne connois de femmes vraiment estimables , que celles qui ont fait respecter , à force de vertu , les foiblesses qui doivent caractériser leur sexe : faites pour aimer , pour être sensibles , attaquées de tous côtés par de l'esprit , par de l'adresse , par des gens de merite , par des gens aimables , qui seront celles qui résisteront ? Il n'en est que de deux sortes auxquelles je ne devrai aucune estime pour cette résistance. Seront-ce celles qui n'ont jamais eu à combattre leur propre goût ? Il y a trop peu de difficulté à vaincre en pareil cas , pour mériter l'honneur du triomphe. Si le goût s'y est trouvé , il ne peut y avoir qu'un fond d'amour-propre beaucoup plus fort , qui ait pû les soutenir , pour se conserver l'honneur d'en avoir plus fait que d'autres ; s'il en est dans ce cas-là , quelle estime leur devons-nous ?

Mais le devoir qu'impose la religion , lui dis-je , pourquoi ne l'admettez-vous pas ? Je la respecte , me dit Lérac ; mais comme celles qui pratiquent bien la leur , ont appris à se méfier d'elles-mêmes , elles n'acceptent jamais de défi , & ne combattant point , elles triomphent toujours. Je respecte en elles tant d'autres vertus qu'elles seroient offensées que je m'attachasse à celle-là. Si elles fuient ,

elles ne peuvent parler d'un danger qu'elles ne connoissent pas, & quand elles n'ont à opposer que l'ame dont vous parlez, peut-être ne résistent-elles pas plus que d'autres. Mais je ne parle pas de ces sortes de femmes, je m'en tiens à celles qui, en vivant, ce qu'on appelle moralement bien, se tiendraient offensées du nom de dévotes. Vous m'avouerez, continua-t-il, que la gloire qu'elles tireroient de s'être déchiré le cœur, par des refus éternels, est une gloire qui a bien peu d'éclat à leurs yeux, pour les satisfaire en proportion du tourment, ou bien c'est un préjugé en elles auquel, intérieurement, l'on ne tient guères quand on y a satisfait au-dehors, & que l'on a réduit l'amour-propre dans ses justes bornes.

Je combattis vivement, & de bonne-foi, cette façon de penser. J'avois de très-bonnes raisons à y opposer, puisque, selon lui, je ne voyois plus de femmes estimables, que celles qui s'étoient livrées. Vous allez trop loin, me dit Lérac, je ne vous ai point dit que de se livrer fut une raison pour être plus estimable; mais j'ai prétendu vous dire, & je crois que la preuve en est dans le fond du cœur de tous ceux qui veulent être justes, qu'une femme vertueuse (religion à part); qui se livre à un goût justifié par des qualités

dans l'homme n'est pas moins estimable, & que si elle s'est trompée dans l'opinion qu'elle a conçu de celui qui a paru la mériter, ce défaut de discernement fait plus d'honneur à son cœur, qu'il ne doit attirer de blâme à sa pénétration.

Et dans la société, m'ajouta-t-il, je préférerais de me lier avec celle qui a été la dupe de sa bonne-foi, plutôt qu'à celle qui a échappé à ce danger par une méfiance qui lui seroit naturelle.

Si vous avez cru Léréins digne de votre estime, que vous ayez jugé son amour sincère, étant alors libre, n'étant pas dévote, quelle raison auriez-vous eu pour lui résister, puisque vous aviez du goût pour lui? Si vous m'en donniez une bonne, me dit-il, je m'y rendrois.

Cette conversation suffisoit pour m'apprendre que Lérac m'aimoit telle que j'étois, & qu'il ne se faisoit aucune illusion sur le passé. Ainsi il fallut chercher d'autres armes, étant bien résolue de ne pas me lier de nouveau, ou du moins de ne pas me lier légèrement.

Il est assez ridicule qu'un amant se propose de se faire écouter par des raisonnements & des principes. Je crois que cela n'est pas arrivé encore, ou du moins n'a

pas eu souvent de succès : mais , dans ma position , je sentoís une si grande méfiance de tout ce qui n'étoit que séduction , qu'il falloit me répondre pour m'engager à écouter ; il ne s'agissoit ni de protestation , ni de transport , il falloit m'aider à me décider.

Je crus avoir fait une découverte utile , & je m'en applaudissois , puisque je ne manquai pas d'en instruire Lérac avec vivacité. Voici quel fut mon second plan de défense. Je supposois qu'il avoit assez d'estime & d'amour pour vouloir passer ses jours avec moi. Je lui fis entendre que je n'aurois jamais la force de m'unir à un homme , auquel je venois de faire un aveu pareil à celui que je lui permettois de supposer , & que j'aurois encore moins la volonté de me lier à celui à qui je serois résolue de le cacher , puisque ce seroit un espèce de larcin en matière de confiance , qui devoit être toute entière dans une union que le choix & le goût seul auroit fait entre deux personnes libres.

J'ajoutai que s'il me croioit capable de consentir à un lien d'une autre espèce , ce que je devois à la société , au Public , à la décence , seroit , à ce que j'espérois , capable de me retenir ; mais que quand je ne serois pas garantie , par ce frein , je l'étois

par ma triste expérience, qui m'avoit appris que l'ouvrage de l'amour étoit de trop courte durée, & préparoit trop de regrets. Je finis par l'exhorter à se contenter du rôle d'ami, ajoutant que je me sentoiois un si grand fond d'estime pour lui, que je croyois pouvoir lui promettre d'avance, tout le goût que l'on acquiert par une connoissance plus longue. Enfin je croyois avoir parlé comme un livre, & avoir convaincu Lérac. Mais les gens flegmatiques, à ce que j'ai reconnu, ne se payent pas de mots : accoutumés qu'ils sont à réfléchir, ils connoissent la valeur des choses.

Lérac reprit tous mes raisonnemens, & voici le précis de ses réponses. L'amitié que vous m'offrez, Madame, est un bien plus précieux, & dont je fais plus de cas, que de celui que je vous demande. Si j'étois en situation de vous promettre la mienne, ne doutez pas que je ne sacrifie en ce moment tout ce que j'ai de plus cher pour l'obtenir. Mais, me dit-il, comment un homme qui n'est pas à lui-même, peut-il être traité comme le plus estimable & le plus vertueux ? L'amitié n'est faite que pour les cœurs qui s'y livrent avec réflexion : je suis incapable d'en faire vis-à-vis de vous ; je n'ai cessé de vous regarder com-

me la personne que j'estime le plus ; mais n'est-ce pas l'amour qui parle en moi ? Vous voyez en moi des qualités qui vous plaisent , puisque vous m'en assurez ; n'est-ce pas les formes que cet amour me fait prendre , que vous prenez en ce moment pour des qualités estimables ? Puisque cet amour dure peu , à ce que vous croyez , qui peut me répondre du mien ; & , quand il aura cessé , qui vous répond que je demeurerai le même à vos yeux.

D'ailleurs , ajouta-t-il , quand je consentirois à ne m'attacher à vous que sur le ton de l'amitié , qu'est-ce qui instruira le public de la pureté de mes sentimens & des vôtres ? Il lira toujours la vérité dans nos yeux ; mes assiduités rendront encore plus certaines ses malignes conjectures : ainsi il n'y a pas à se flatter de ce côté-là , & si vous l'écoutez , ce public , il faut que vous viviez ou seule , ou éloignée de toute espèce de liaison avec aucun homme.

Quant à l'union que vous vous interdisez , je ne sçais pourquoi , voici quelles sont mes vues. Je ne suis ni faux ni adroit ; je ne forme sur vous , Madame , aucun plan en me livrant tout entier à mon goût , je n'ai d'autre projet que de suivre les vôtres. Si je vous plais & que je puisse vous
inspirer,

inspirer, ou voir développer en vous le même sentiment, je ne prétends vivre que selon vos goûts, vos idées; quand mon amour plus tranquille me permettra de raisonner, si je vous vois telle que vous me paroissez à présent, & que vous ayez fantaisie de rendre cette union indissoluble, je n'ai aucune raison de m'y opposer. Une cérémonie de plus, n'ajoutera ni ne diminuera à ma façon de penser, lorsque j'aurai pû moi-même prendre confiance en moi. Comme je crois vous devoir beaucoup estimer, quand je vous aurai beaucoup connu, il me fera égal de me lier à vous par quelle espèce de serment que ce soit, le jour que je croirai pouvoir vous demander votre amitié; & puisque j'en ferai tout le cas qu'elle mérite, ce ne sera qu'en vous assurant que je vous donne la mienne, & ce mot, selon moi, emporte plus d'étendue, & moins de réserve, que tous les sermens les plus forts & les plus solennels. Dès ce moment, résolu à ne plus vivre que pour vous, & que par vous, je ne pourrois plus disposer d'un bien qui vous seroit acquis : ainsi vos volontés feront ma seule règle; &, à coup sûr, mon seul & unique plaisir sera de les accomplir.

Voilà tout le but que je me propose. J'y

vois , dans un avenir dont le présent me répond , à ce que je crois , une source in-
tarissable de bonheur ; résolu dès cet instant
à ne rien négliger pour y parvenir , je me li-
vre à toutes les espérances que doit don-
ner un amour ardent , lequel est moins l'ef-
fet d'une prévention heureuse , que d'une
suite de réflexions que j'ai combattu avec
assiduité , avec volonté même de ne pas
succomber , mais dont vous n'avez jamais
cessé de triompher.

Si cet amour , comme je le crois , est
un moyen plus décisif pour parvenir à un
bien si légitime , pourquoi négligerois-je
de l'écouter , pourquoi vous y refuseriez-
vous , si je n'ai pas le malheur de vous
inspirer de la répugnance ?

Je ne sçais si ces raisons , Mesdames ,
vous paroissent assez fortes , ou si je dois
attribuer l'effet qu'elles produisirent sur moi ,
à la situation où j'étois ; il est au moins
certain que je ne pûs y répondre. Je me
retranchai à dire à Lérac , que son amour
raisonnoit trop bien pour être aussi violent
& aussi sincère qu'il le dépeignoit , que je
ne combattois pas à arme égale , puisqu'il
avoit préparé ses raisonnemens de longue
main , que je n'avois pas eu le temps pour
me préparer à répondre ; que si je faisois

bien , je ne m'engagerois pas à le faire , & romprois dès l'instant ; mais votre société me plaît , lui dis-je , j'espère vous convertir , & voir Lérac mon ami , me garantir , s'il m'estime , des pièges que Lérac , jouant l'amoureux , pourroit me tendre. Comme je n'ai plus , lui dis-je , le même droit à votre estime que j'avois avant de vous ouvrir mon cœur , vous vous croyez autorisé à ne pas me soutenir contre ma propre faiblesse , si j'en avois besoin. Mais moi , qui vous estime comme un des plus honnêtes-hommes qui existent , je veux vous armer pour ma propre défense ; & si vous vouliez vous en donner la peine , vous avez assez de liberté d'esprit pour détruire vos propres raisonnemens , par ceux que vous-même , vous y apporteriez si vous agissiez en ma faveur. Lérac , je vous croyois moins dangereux. Que je vais être fâchée de ne pouvoir plus vous voir ! vous aussi , ajoutai-je , vous voulez abuser du penchant que vous voyez à mon cœur pour s'attacher.

Lérac alors , avec l'air de la candeur & de la vérité , me dit les choses les plus fortes , pour me prouver sa douleur , de se voir soupçonné de trahison. J'ai vécu jusqu'ici , Madame , me dit-il , sans m'attacher à aucune femme , parce que je n'en ai

pas encore rencontré, que j'aie pu assurer avec vérité que je l'estimois & me sentois capable de l'estimer & de l'aimer toute ma vie. Je sçais que ce serment n'est plus qu'une façon de parler ; qu'il est si fort regardé comme inutile, qu'on ne l'exige plus ; mais moi j'exigeois de mon cœur qu'il pût faire ce serment , pour oser le prononcer. Je n'ai rien vû en vous , Madame , qui m'ait empêché de pouvoir vous entretenir de ma passion , que cette réflexion sur moi-même. Je me suis tû , je ne vous ai fui que par raison. Je n'aurois peut-être pas été assez le maître de mes sens , pour ne pas m'engager dans certains momens au-delà de ce que je sentois intérieurement. Ma bouche eut participé à l'ivresse de mon cœur trop épris : l'état où je me trouve aujourd'hui , me laisse plus de liberté de m'exprimer ; j'en ai davantage aussi pour réfléchir , puisque ma foiblesse ne permet à aucun de mes sens de troubler ma tranquillité ; ainsi c'est , libre de leur illusion , que je vois au fond de mon cœur ce sentiment si vif , qui n'est pas l'amitié , mais qui brûle du désir de la devenir , lorsqu'il vous en croira aussi digne qu'il l'imagine.

Comment se peut-il, repris-je, à mon tour, que vous n'osiez me trouver entiè-

rement estimable, & que vous croyez que je vous le paroîtrois davantage, quand je vous aurai rendu le témoin de mes foiblesses ? Si ce n'étoit que des foiblesses, Madame, me répondit-il, vous auriez raison ; mais si, au contraire, je ne vois dans votre conduite que l'effet du véritable amour, que ce soit sa force seule qui vous détermine, quelle raison aurois-je pour cesser de vous estimer ? Avez-vous reçu plus de force que la nature n'en a accordé, pour résister à ce qu'elle a établi comme une de ses loix les plus permanentes ? Tant que vous n'aurez fait qu'y obéir, en résisterez-vous, par-là même, moins estimable au fond de votre ame ; & si je crois cette ame digne de tout mon attachement, maintenant que je ne la vois qu'à travers de l'ivresse de ma passion, combien plus fortement dois-je m'y attacher, lorsque je pourrai me répondre de la vérité de mes idées.

Mais, Lérac, lui dis-je, si l'amour continue à vous faire illusion ? J'en jouirai d'autant plus long-temps de ses biens, me répondit-il. Mais, repris-je, si vous vous êtes trompé, que je vous paroisse toute différente, quand le voile sera levé ? Alors, Madame, répliqua-t-il, si j'ai rêvé, mon

réveil me rendant à moi-même, je regretterai d'autant moins mon songe, qu'il n'aura pas duré.

C'est-à-dire, ajoutai-je, que vous me quitterez bien vite. Sans doute, me dit-il froidement : que ferions-nous d'une union qui ne seroit plus fondée sur l'estime mutuelle ?

Quel est donc votre amour, lui dis-je avec colère ? Un sentiment qui ne se fie pas à lui-même, & qui envisage sa fin avec tranquillité. Vous êtes bien étrange ! Un peu moins de vivacité & plus de réflexion, reprit Lérac ; il est effectivement rare, Madame, de voir l'amour réfléchir sur l'avenir, puisque nous sommes accoutumés à ne le voir qu'au travers de l'illusion des sens. Mais, faites réflexion que je suis entièrement dégagé de ces sens trompeurs ; leur violence, quand j'étois en santé, m'a paru si dangereuse, que je n'eusse jamais osé me livrer à ce que je fais aujourd'hui, dans le temps de leur empire ; je me hâte même de vous exposer la vérité de ma situation, pendant l'instant de liberté qu'ils me laissent. Ma générosité aura peut-être le malheur de ne pas vous toucher ; mais j'emporterai du moins la gloire de ne vous avoir pas trompée.

Puisque vous êtes si généreux, lui dis-je, accordez-moi le temps de me préparer à vous

répondre ; n'espérez rien , car vous renversez toutes mes idées , & j'avois pris des résolutions si fortes , que je ne crois pas changer de système. Songez à rétablir votre santé ; je suis vraie , si vous avez été aussi généreux envers moi , que vous le dites , & que je veux le croire , je ne vous tromperai pas ; voulant vous prouver au moins que , si j'ai eu des faiblesses , j'ai quelques bonnes qualités.

La nuit qui suivit cette conversation me parut courte , quoique je n'eusse nulle envie de dormir ; mais j'avois tant de choses à repasser dans ma tête , que je me trouvais au jour , avant d'avoir pu prendre un parti. Je voyois Lérac d'autant plus honnête homme , qu'il agissoit contre lui-même ; ses déclarations sembloient craindre de me séduire ; il s'en falloit bien qu'il ne me donnât des louanges , puisqu'il m'assuroit qu'il lui falloit encore bien des choses , avant que de m'accorder son estime , qui devoit entraîner cette amitié , ma chère idole , mais en même temps je voyois que ma conduite passée , bien loin d'éloigner cette estime , paroissoit , par l'aveu que j'en avois fait , une raison de plus pour l'obtenir. Je trouvois dans sa conversation des ressources infinies & des conseils ; car dans toutes les occasions qui s'étoient présentées , je voyois qu'il vouloit

mon avantage , même aux dépens de mes goûts , qu'il contrarioit souvent au risque de me déplaire , & cette façon , peu usitée par les amans , avoit pour moi des charmes , puisque j'en avois plus de satisfaction , lorsqu'il étoit de mon avis.

Je me levai ; je le vis comme à l'ordinaire ; mais je le priai de ne pas remettre sur le tapis la conversation de la veille , parce que je n'avois pas mes batteries préparées. Il en rit , & m'obéit en cela seul , puisque , dans toute la journée , je ne le trouvai ni plus riant , ni plus flatteur. Il n'avoit pas changé une syllabe à sa conduite , & le non ne lui coûtoit pas plus que le oui , parce que c'étoit sa pensée qu'il tenoit toujours. Avec cela , c'est un homme complaisant dans les actions , mais d'une vérité dans la conversation , qui le feroit prendre pour tout le contraire.

Quand j'eus laissé écouler quelques jours sans lui répondre , je m'imaginai qu'il n'en étoit plus besoin ; il n'avoit aucune raison , pour desirer une réponse ; puisque ma façon d'agir avec lui , ne lui témoignoit aucun chagrin contre les choses qu'il m'avoit dites. Il suivait son penchant qui l'engageoit à ne me quitter que le moins qu'il étoit possible. J'aurois cru que cette façon de vivre ; pouvoit fort bien durer , & que , l'un & l'autre ; nous

en serions suffisamment heureux. Mais il étoit chaque jour plus éloigné de mes systèmes, & s'attachoit d'autant plus aux siens.

Nous causions un soir, dans le mois de Décembre, de la fortune militaire, & je le trouvois d'une tranquillité sur son avancement, qui me rappella ce qu'il m'avoit dit à Plombières. Je lui demandois pourquoi il ne songeoit pas à suivre les idées de l'ambition, qu'il m'avoit laissé entrevoir. Il me donna pour raison, ses propres paroles d'alors. L'ambition, me dit-il, n'est que la seconde de mes passions. Près de vous, il ne me coûte rien de ne pas la satisfaire. Lorsque j'étois à Plombières, j'avois une crainte qui s'est évanouie. Quelle crainte, lui dis-je ? celle de vous trouver ou engagée dans quelque attachement, ou de vous voir de l'éloignement pour moi. Il vous a été, lui dis-je, très-aisé de voir que je suis libre : mais il y a un peu d'amour-propre, à supposer le second, d'autant mieux que je ne me suis pas expliquée. Et quand vous vous expliqueriez, interrompit-il, vous ne diriez rien que je ne sache. Croyez-vous, ajouta-t-il, que je veuille vous tyranniser, pour arracher un aveu qui ne sert de rien à mon bonheur ? Ce n'est pas des mots qu'il me faut ; j'en veux aux sentimens. Si je vous voyois de l'éloignement, je

serois déjà parti : mais si vous combattez peut-être encore au fond de l'ame , ne vois-je pas que le cœur est à moi. Il a prétendu depuis , que j'avois rougi à ce propos ; je voulus le tourner en plaisanterie. Il n'avoit que trop raison ; j'ignorois les progrès qu'il avoit fait chez moi.

Ce que nous dîmes alors , ne valoit rien , parce que nous étions trop d'accord pour disputer de bonne foi , mais je n'en convenois pas encore. Je retournai la conversation sur l'ambition , que je desirois le voir suivre. Vous ne me direz rien là-dessus , me dit-il , Madame , que je ne me le sois dit avant vous : voici mes calculs , de deux biens , je rechercherai toujours par préférence le plus grand , vos sentimens pour moi ne me sont pas assez acquis pour que je risque de vous quitter , avant d'être bien assuré que l'absence ne sçauroit me les enlever. Je crois toucher au bonheur que je me propose ; & , si j'allois le perdre , tous les réginens , les honneurs , les grades , ne pourroient pas me dédommager. Par conséquent l'on fera très-bien la promotion sans moi.

Mais Lérac , vous vous casseriez le cou , lui dis-je , quoi , pour cette ridicule fantaisie vous risqueriez de perdre le fruit d'une douzaine d'années de service , d'une blessure ;

de la réputation que vous vous êtes faite ? ce seroit là une étrange folie, & que je ne veux, ni ne dois souffrir, sans quoi je serois indigne de votre amitié. Ne devez-vous rien à mon estime, ajoutai-je, plus je vous verrai remporter celle du Public, plus j'aurai de plaisir à vous accorder la mienne, & je ne serois nullement satisfaite de vous, si je vous voyois comme un jeune fol, oublier votre fortune, pour une passion qui vous couvrirait alors de honte.

Doucement, Madame, me dit-il, il n'y a jamais de honte, qu'à manquer à son devoir. Tant que je serai au service, j'espère le remplir avec honneur. La honte ne fut jamais à manquer d'ambition ou à négliger de satisfaire cette passion ; elle seroit, selon moi, à lui sacrifier un bien infiniment au-dessus d'elle, qui est la possession d'un cœur que je crois né avec toutes les qualités qui peuvent contribuer au bonheur d'un homme vertueux.

C'étoit un parti pris. Tout ce que je pus dire & faire, ne servit qu'à l'affermir davantage dans la résolution qu'il avoit prise de ne me point quitter. Ainsi je vis qu'à coup sûr il me sacrifioit des vues presque assurées, dont j'aurois toute ma vie un reproche à me faire. Cette idée m'affligeoit ; je le pressois

sans cesse ; enfin ne sçachant comment lui rendre l'important service de le faire partir pour Paris avant la promotion , je lui dis que je le voulois , que je l'ordonnois , que je ne croirois rien de tout ce qu'il m'avoit dit , que je traiterois le tout de chimère & de vains sermens s'il me donnoit une si méchante idée de sa raison.

A quoi me servira de vous obéir , Madame , reprit Lérac , si j'obtiens mon avancement militaire , & que dans six semaines je vous voie revenir à Paris , dans la résolution de ne plus me voir , & de fuir tout engagement. Vous combattez contre moi tous les jours , si je cède par mon absence , je ne vivrai jamais heureux , & maudirai cent fois les honneurs qui m'auront coûté si cher. Que craignez-vous qui vous enleve ce prétendu bonheur , lui dis-je. Hélas , vous-même , me dit-il. Si vous m'assuriez que vous ne formerez , en mon absence , aucune résolution contraire à mes espérances , je ne voudrois peut-être pas encore courir risque d'en retarder le succès. Non , Madame , je ne veux plus partir. Je causois visiblement la ruine de son avancement ; je m'en aperçus , je ne pus pas y tenir davantage , il fallut lui promettre que je ne travaillerois point à contrarier ses vues , que je resterois , à son égard , la même que

je me trouvois à ce moment, j'obtins à ce prix qu'il iroit à Versailles. Il partit, & me laissa de ses vertus un souvenir plus puissant même que sa présence, ou du moins qui fit, à ce que je crois, un effet plus prompt.

Il m'écrivit fort assiduelement, & m'apprit tout ce qui paroissoit flatter ses espérances, & ce qui les traversoit. Il m'entretenoit de ses arrangemens avec une philosophie détachée, qui me faisoit craindre qu'il ne fit pas tout ce qu'il falloit pour réussir. Je l'en grondai un jour ; voici sa réponse : „ Je traite „ l'ambition, Madame, comme un homme „ libre traite l'amour ; elle ne m'enyvre „ pas assez pour me faire faire des fautes : „ je me conduis avec tant de sang-froid „ dans mes conversations avec les Ministres, „ que je n'oublie pas la plus petite raison „ à dire. Soyez tranquille autant que je le „ suis moi-même. Je n'obtiendrai rien ici. „ Il y a tant de gens qui disent qu'ils ont du „ mérite, & qu'on est assez bon de croire, „ que je vous resterai tout entier, sans a- „ voir cependant à regretter, quand même „ je redeviendrois ambitieux, d'avoir omis „ la moindre démarche nécessaire. Je sollici- „ te, mais c'est par délassement & pour ne „ pas m'ennuyer d'avoir fait une première „ démarche inutile, j'en fais trente de suite ;

„ c'est la vie de Versailles, &c.

La promotion parût, il n'eut rien ; il me l'apprit en ces termes : „ le Ciel est juste ,
 „ Madame, dans la répartition des biens &
 „ des maux. Tout plein de gens qui se se-
 „ roient désespérés de ne rien obtenir, se
 „ croient solidement heureux , puisqu'ils
 „ jouissent à ce moment d'une vraie satis-
 „ faction. Je n'ai rien eu, & je jouis d'une
 „ espèce de satisfaction bien au-dessus de la
 „ leur. Moins j'aurai d'engagemens à rem-
 „ plir, plus je serai libre de suivre vos goûts.
 „ Je vous ai prouvé mon obéissance , car
 „ je n'ai rien omis pour diminuer mon bon-
 „ heur ; il augmentera bien-tôt en dépit de
 „ la fortune , puisque j'aurai le plaisir de
 „ vous rejoindre, &c.

Quelques jours après le Ministre , qui vouloit lui faire supporter cette espèce de disgrâce , lui proposa une pension. Lérac la refusa, en disant que ces sortes de bienfaits , de la part du Maître, ne sont que pour ceux qui ne peuvent plus servir , ou bien qui font des engagemens tacites , qu'un galant-homme de son âge ne doit contracter que lorsqu'il veut y répondre par de longs services ; qu'il étoit éloigné de cette idée, & que lorsqu'il croiroit pouvoir faire le sacrifice de sa liberté pour le reste de

ses jours , alors , pour prouver son respect à son Maître & le cas qu'il faisoit de ses moindres graces , il en solliciteroit une , fut-elle de la moindre valeur.

Je rapporte ces traits , peu intéressans par eux-mêmes , mais comme capables de faire connoître le caractère de celui dont je parle.

Je restai la plus grande partie de Janvier à la campagne. La solitude me plaisoit. D'ailleurs , j'avois une espèce d'incertitude sur mon avenir , qui me faisoit redouter de rejoindre Lérac ; je le desirois & n'osois me l'avouer. Comme Lérac avoit eu le loisir de se mettre au fait d'une partie de mes affaires , pendant le temps que je restai absente , il s'occupa à les suivre , sans que j'aie pû sçavoir , que long-temps après , les peines qu'il s'étoit données ; ayant mis autant de soins à me les cacher qu'à prévenir mes desirs sur tout ce qu'il avoit appris que j'avois en tête.

A la fin de Janvier je revins à Paris. Je trouvai Lérac beaucoup mieux rétabli que lorsqu'il me quitta. Le plaisir , à sa vûe , fut mêlé d'un trouble qu'il sçût très-bien démêler. Il me dit , en l'apercevant , qu'il étoit enchanté de voir que l'on pouvoit se fier à ma parole. Je voulus plaisanter ; il s'y prêta

d'autant plus volontiers , qu'il avoit l'ame satisfaite. Je le trouvai plus aimable que jamais : les réflexions qui suivirent cette première visite , furent toutes différentes de celles que j'avois faites ; enfin il me parut que mon bonheur dépendoit absolument de lui. Dans les comparaisons que je faisois de mes sentimens passés à ceux que j'éprouvois , je trouvois en moi autant de vivacité que dans ceux qui m'avoient attachés à Léréins , mais beaucoup moins d'aveuglement , à ce qu'il me paroissoit. Je me figurois que celui-ci vouloit & ne desiroit que mon bonheur , même au préjudice du sien. Autant il étoit peu attentif aux misères , & à ce que l'on appelle petits soins , autant il étoit occupé de mon avantage dans les choses essentielles.

Je remarquois en lui une chose très-singulière , & qui ne me déplaisoit cependant pas , il évitoit de me louer , lors même que je voyois dans son intérieur qu'il m'approuvoit ; & , tout différent des autres hommes , il ne cherchoit guères les occasions de m'entretenir de sa passion. Quand la conversation tournoit là , il ne craignoit pas de me rappeler son attachement ; mais , sans employer ni d'exagérations , ni de sermens , il persuadoit d'autant mieux ; mais toujours il s'exprimoit avec doute sur ma façon
de

de penser ; cela ne me plaisoit pas.

Un jour je lui dis avec un peu d'émotion , que je ne voulois pas être mesurée à une autre mesure que lui ; que puisqu'il pensoit que je devois le croire , lorsqu'il me disoit tout uniment qu'il m'étoit attaché & qu'il avoit de l'amour , que je ne voulois pas non plus qu'il doutât de moi , qui , par mon silence & la façon dont je le recevois , prouvois assez que mes sentimens ne devoient pas lui déplaire. Il s'en faut bien , Madame , me dit Lérac , que j'en sois mécontent , je n'ai qu'à m'en louer ; mais qui peut me répondre de leur nature ? Vous m'avez toujours parlé d'une amitié , que je voudrois mériter & qui feroit mon plus grand bonheur ; puis-je , dans une conduite aussi mesurée que la vôtre , démêler si ce sentiment est le seul en vous , & s'il ne désapprouve pas quelques-uns des miens ! les loix de l'amour sont-elles différentes pour vous que pour moi ? Si vous concevez de l'estime pour moi , qui vous engage à cacher ce qui se passe dans votre cœur ; craignez-vous qu'un homme que vous destinez à être votre ami , voie votre ame trop à découvert ? Je vous crois capable de tout ce que l'amitié a jamais éprouvé & fait éprouver de plus tendre. Mais pour que

j'en sois convaincu, pour que je m'y livre avec cette plénitude qui ne laisse rien à désirer, il faut que le bandeau de l'amour soit ôté de dessus mes yeux; l'incertitude de ne pouvoir exciter le même sentiment peut l'enlever, mon amour n'est pas désespéré; mais il s'en faut bien qu'il soit satisfait.

Je vous ai dit mes raisons, lui dis-je, ne m'engagez pas à vous les repeter. Deux motifs me retiennent. Je ne veux point m'unir avec quelqu'un à qui j'ai laissé voir une foiblesse du premier ordre, & je crains de voir finir des sentimens auxquels je sens que mon bonheur est de plus en plus attaché.

Si vous n'aviez pour moi, Madame, repris Lérac, que de l'amour sans estime, vous raisonneriez moins faux; permettez-moi ce terme : laissons-là l'union indissoluble, elle ne fait rien à la durée des sentimens; mais ouvrez les yeux sur le passé, & sur tout ce que vous voyez dans le monde. Si ce n'est que de l'amour que je ressens, il ne sçauroit vous rendre heureuse, puisque vous ne voulez pas le satisfaire. Vous vous forgez donc vous-même des chaînes bien pesantes; & si cet amour doit cesser étant satisfait, c'est que je ne suis pas tel que je vous paroïs. Seroit-il raisonnable de vous occuper d'une chimère reconnue pour telle?

Si vous avez quelque estime pour moi, vous devez me croire solide, & si je n'étois au contraire qu'épris, en ce cas vous n'avez qu'à gagner à m'arracher ce bandeau, &, peut-être à vous-même aussi, afin de n'avoir pas à regretter, dans un an, le temps que vous aurez si mal employé près d'un ami si indigne de l'être.

Mais si je me réponds de vous, lui dis-je, qu'avez-vous à m'objecter? Je suis sûre que vous ne changerez pas, & je vous veux tel que vous me paraissez. Alors, me dit-il, Madame, comme j'ai beaucoup moins de confiance en moi, & que je ne sçaurois me répondre à moi-même de la durée de ce qui n'est peut-être que de l'amour, vous me permettrez de ne pas encourir le blâme d'avoir usurpé votre confiance, sous un faux dehors, & je me retirerai d'auprès de vous & du monde.

C'est un parti bien pris, ajouta-t-il, je ne veux ni vous tromper, ni être au supplice; ç'en est un que l'amour, lorsqu'il a la violence du mien, & la seule absence pourra m'en guérir; je me déterminerai, dès que je vous croirai trop affermie dans vos refus, & n'employerai pas une parole de plus à vous séduire. Je vous l'ai promis, Madame, c'est à l'amour, s'il a du crédit sur vous, à faire

le reste ; je ne veux jamais avoir à me reprocher d'avoir emprunté un autre langage pour vous tromper. Si je dois vous quitter, il vaut mieux que ce soit avant de vous avoir connue davantage. Ma perfidie seroit, sans cela, un crime qui empoisonneroit le reste de ma vie ; puisque vous ne vous y seriez pas attendu. Je vous le répète ; je ne vous promets pas de l'amour ne connoissant pas moi-même le fonds de mon cœur ; & si, comme je l'espère, il m'arrive d'y retrouver ces sentimens solides que vous croyez aussi dans le vôtre, hâtons-nous de voir clair, afin d'accélérer un bonheur qui n'a jamais eu d'égal, & n'ayons pas à nous reprocher de n'avoir pas eu le courage de lever les obstacles qui causent notre aveuglement.

Je répondis, mais je ne gagnai rien. Lérac étoit ferme, il me fit son plan de vie, au cas qu'il prit le parti de s'éloigner de moi, & il me parut, si séduisant pour un homme raisonnable, que je ne mis plus en doute qu'il ne fût à la veille de se retirer dans une Terre qu'il avoit loin de Paris, & par conséquent loin des lieux où je pouvois espérer de le voir. Cette idée me toucha ; je ne pouvois penser, sans gémir, à me retrouver dans cette solitude que j'avois même éprouvée au milieu du monde. Enfin, je promis à Lérac de n'avoir

plus d'autres idées que les siennes & je réservai seulement, qu'il n'exigeroit rien de moi avant son retour. Il étoit prêt à partir pour la campagne qui alloit recommencer.

Comme vos volontés, me dit-il, Madame, sont la règle des miennes, je n'insisterai jamais sur le temps. Je sçais que les femmes aiment les sacrifices, vous connoîtrez peut-être quelque jour l'étendue de celui que je vous fais, puisqu'un bonheur de quinze jours sera peut-être le seul que j'aurois éprouvé, mais si vous devez en augmenter d'attachement, il est assez raisonnable de différer encore, afin de sçavoir quel doit être mon sort. Si j'eusse été plutôt assuré du bonheur que j'éprouve, je ne serois pas dans le cas de ce délai; j'aurois quitté les chimères après lesquelles je cours, pour la réalité que je vois, qui doit me rendre absolument heureux. Il est certain que si un homme, dans l'état où je suis, est capable de voir tranquillement, je ne dois pas former de doutes sur la durée des sentimens qui m'unissent à vous; je ne veux pas du moins que vous soupçonniez, ajouta-t-il, que je ne ressentie autant d'amitié que d'amour. Je ne voudrois pas, attendu le trouble où ce dernier sentiment me jette, répondre absolument de l'autre; mais si je n'exposois

que mon cœur en assurant lequel est le plus vif, je n'hésiterois pas à parier pour l'amitié.

Lérac étoit si scrupuleusement vrai, même dans les moindres choses, que je ne doutai plus qu'il n'eut pour moi l'amitié la plus tendre, & je me livrai, avec une joie qui ne peut pas s'exprimer, à tout ce qui pourroit augmenter mon attachement pour lui.

Il me quitta avec des regrets qui n'avoient rien de semblable à ceux des autres hommes. Nulle inquiétude ne l'agitoit; la seule douleur de se séparer de moi, l'occupoit, & je ne crois pas qu'il ait jamais imaginé qu'il fut possible que je pus changer.

Je lui faisois intérieurement cependant une injustice, puisque je m'applaudissois de n'avoir pas satisfait sa passion, principalement parce que je regardois ses desirs comme un lien certain, que je prétendois ne devoir qu'à mon adresse.

Il m'écrivit pendant la campagne, fort assiduellement. Les expressions de ses sentimens étoient toujours fort courtes & sans tournures, ainsi que ses discours : mais ses lettres étoient longues. J'y appercevois un goût à m'entretenir, qui me flattoit plus que les fleurettes, & qui ne se ralentit jamais. Je n'eus pas de grandes inquiétudes sur les événemens de la guerre à son sujet. La Cam-

pagne ne fut pas meurtrière en Flandre où il étoit toujours demeuré. Dès qu'elle fut décidée à l'inaction par les circonstances qui attirèrent le Roi sur le Rhin, avec la plus grande partie de l'armée, Lérac me manda d'avance tout ce qui alloit arriver, en m'assurant que l'envie de me tranquilliser l'avoit fait percer dans l'avenir, chose qui lui arrivoit rarement par lettre; mais en revanche le passé lui fournissoit des réflexions dont la sagesse me plaisoit beaucoup.

L'événement, occasionné par la maladie du Roi, l'engagea à écrire une digression que j'ai toujours gardée, elle rouloit sur le bonheur de l'état de médiocrité, le seul, à son avis, où le cœur put vivre à l'abri de tout orage. Jamais aucun de ceux, que l'on appelloit en Grece ou Sages, ou Philosophes, n'avoit mis au jour tant de bon sens, de sensibilité & de connoissance du cœur humain, que j'en ai trouvé dans ce morceau de Philosophie, qui devint la matière de trois ou quatre lettres de suite, dont je vous ferai part un de ces jours.

Plus je réfléchissois sur l'avenir que je me préparois, plus je trouvois de vérité dans les réflexions de mon ami, & plus je sentoie qu'il étoit essentiel à son bonheur & au mien, qu'il n'y eut plus aucun

bandeau sur nos yeux ; je craignois peu , ou point le changement en moi , & je ne le craignois pas davantage en lui , soit que je me fisse illusion naturellement , ou que je cherchasse à me la faire. Enfin j'étois persuadée , & j'aimois avec une confiance qui augmentoit chaque jour , par la vivacité qui m'étoit naturelle dans ce sentiment.

Cependant je me disois à moi-même , que je n'étois pas absolument aveugle. J'avois vu Léréins sans défauts , & je ne l'avois jamais tant aimé que Lérac , à qui j'en voyois : par exemple , je ne m'aveuglois point sur son ton dur , & sur cette vérité farouche qui l'éloignoit de beaucoup de gens que les autres recherchent , parce qu'ils ont des qualités agréables. Je considérois que cette façon de penser , ainsi que fort peu de complaisance en lui , menaçoit ma société d'une espèce de contrainte quelquefois très-incommode. Il avoit une façon de vivre si réglée , tant de flegme , que je craignois qu'il n'y jettât du froid : il est vrai qu'il ne blâmoit rien dans celle des autres ; mais il s'écartoit si peu de la sienne , que j'avois tout lieu de présumer qu'il ne voulut m'astreindre à ses usages. Ces dangers s'évanouissoient quand le cœur étoit écouté , & je me disois en d'autres occasions , qu'il falloit

bien avoir quelque ressource pour le regretter moins, s'il venoit à me quitter. Cependant, disois-je, s'il falloit se sévrer de tous les plaisirs de la vie, par l'idée qu'ils peuvent & doivent finir, dès lors on ne vivroit plus.

L'amour sortoit toujours vainqueur de ces fortes de défis, que ma raison faisoit à mon cœur, & Lérac absent, triomphoit même par mes réflexions.

Il revint à la Campagne où j'étois, & où j'avois passé une partie de l'Été à ne penser qu'à lui; il jouissoit de la meilleure santé : sa blessure étoit parfaitement cicatrisée. Je me promenois, quand il arriva, quelques-uns de mes voisins sortoient de chez moi, & j'étois restée seule; ainsi rien ne troubloit la joie sincère à laquelle nous nous livrions. Sa passion étoit douce & tranquille; il ne paroissoit occupé que du plaisir de jouir de mon émotion. Il en plaisantoit sans m'offenser. Lorsque le jour nous obligea à rentrer, je me gardai bien de vouloir que l'on s'en aperçût : j'entrai dans un cabinet qui faisoit mes délices pendant l'Été, j'évitois mes gens, je m'enfermai, & le priai de m'attendre dans le cabinet d'assemblée. Il ne forma aucune plainte de ce que je le laissois seul; de sorte que je ne doutai plus que je ne pusse me rendre mai-

resse de ses sentimens , dès que je le ferois des miens.

Je fus près d'une heure à reprendre mes sens , tant ils étoient agités. Enfin je vins le rejoindre. Il se plaignit un peu de ce qu'un jour d'arrivée , ne pouvoit rien déranger à mes heures de retraite. Il plaisantoit avec une aisance , qui me dépitait contre moi-même , qui aurois voulu pouvoir en montrer autant , mais cette liberté qui me piquoit ne m'offensoit point , ses yeux me rassuroient , ils n'avoient pas changé : cela se lit si bien dans ces miroirs du cœur.

Il me demanda à souper de bonne heure , n'ayant rien pris du jour , de sorte qu'il n'étoit que huit heures quand nous fûmes hors de table. Nous reprîmes , dès que nous fûmes seuls , la conversation assez ordinaire aux amans. Il m'entretenoit du plaisir qu'il avoit eu en jouissant de tout mon trouble dans le jardin ; effectivement , il avoit été au point que j'avois été prête à tomber , s'il ne m'eut soutenu. Vous êtes bienheureux , lui dis-je , Lérac d'être le maître des mouvemens de votre cœur , vous n'avez nulle contrainte à vous faire. Dites plutôt que j'ai plus de force que vous pour cacher mon trouble. Je mourrois de regret , ajouta-t-il ; si quelqu'un pouvoit m'accuser

de la moindre indiscretion auprès d'une femme que j'aime & que j'estime. Vous vous êtes livrée à votre joie, lui dis-je, dans le temps que j'étois obligée à renfermer la mienne. Que ce moment-ci m'a paru tarder ma chère Comtesse, me dit-il en m'embrassant ; il est bien juste que je me dédommage de tant de crainte. Je voulus m'échapper de ses bras , je fis des efforts dont il fut offensé. Ne craignez rien, me dit-il ; si je dois être heureux , que je n'aie pas la douleur de pouvoir douter de votre consentement , je sçais ce que coûtent à votre éducation commune avec toutes les femmes, certains aveux inutiles, & que je n'exigerai pas , mais du moins que je n'aie point le chagrin mortel de vous voir désavouer des empressemens auxquels il m'est impossible de résister. Ne me rendez pas le plus malheureux des hommes. Moi , vous rendre malheureux, Lérac ! ne le craignez jamais. Je ne doute donc plus de mon bonheur, me dit-il, en me reprenant dans ses bras. J'eusse voulu en vain le retarder , l'amour à trop de force, quand il est d'accord avec un amant.....

Il étoit deux heures quand nous fîmes réflexion qu'il falloit se retirer. J'aurois cru avoir passé les six heures de ma vie les plus heureuses, si je n'eusse éprouvé depuis des

satisfactions bien plus grandes pour un cœur comme le mien.

Tous les projets que j'avois fait , sur-tout après la conversation du jardin , & l'empire que je croyois exercer sur les sentimens de Lérac s'étant bien évanouis , je ne m'occupois plus que de son bonheur. J'avois étudié ses goûts pour les prévenir ; je me faisois une loi de ne point contraindre la vie systématique qu'il adoptoit : en un mot , je voulois que celui de qui je desirois tenir toute la félicité dont je commençois à jouir , fût heureux par mes complaisances. Sans doute que Lérac pensoit de même , puisqu'il ne me fut plus possible de découvrir en lui d'autres goûts que les miens. Ce caractère dur que j'avois connu , avoit fait place à des complaisances qui lui coûtoient trop peu , pour être remarquées par quelqu'un qui ne l'auroit pas connu intérieurement. Jamais il n'avoit été capable de petits soins. Il les eut tous depuis le jour de son arrivée ; en un mot , jamais un extérieur n'a été aussi changé que le fut le sien.

Tout ce que j'avois craint dans son caractère disparut , & il suffisoit pour le corriger de quelques manières qui lui restoient encore de son ancienne franchise , que je lui en fisse la moindre plaisanterie. Les personnes que

j'étois obligée de voir, & qui auparavant lui déplaisoient, reçurent dès le moment des politesses de lui; il n'avoit point & n'a jamais eu ce ton avantageux des hommes auxquels une maîtresse de maison doit des égards, parce qu'elle craint de les perdre. Lérac devenu plus modeste dans son maintien, auroit craint de laisser appercevoir à qui que ce fut, que j'avois pour lui les bontés les plus simples. Cette contrainte qu'il se donnoit devant le monde, le rendoit d'autant plus empressé en particulier; ainsi j'ai joui avec lui du plaisir d'être aimée avec la plus grande vivacité, par un galant-homme que tout le monde aimoit & estimoit.

Il ne vous paroîtra pas étonnant, Mesdames, que j'oubliai Paris cet hyver-là, ajouta la Comtesse; je proposai à Lérac de le passer à la campagne; il n'osoit me le demander, mais il en mouroit d'envie, d'autant mieux, me dit-il, qu'il auroit peut-être trop de peine à cacher au public des sentimens dont il étoit rempli, & que d'aller à Paris pour nous enfermer, ce n'étoit pas la peine; ainsi nous passâmes l'hyver avec très-peu de monde. J'aurois voulu n'avoir personne. Quand je prenois de l'humeur de certaines visites, Lérac me faisoit sentir mon tort, avec une vérité dans tous ses

raisonnemens qui me corrigeoit. Nous devrions , disoit-il , remercier ces honnêtes gens , qui viennent nous rappeler au monde ; & nous faire appercevoir de notre félicité.

Croyez , me disoit-il , que la vie uniforme est de toutes la plus dangereuse , non-seulement contre les véritables plaisirs , mais contre nos caractères qu'elle change , & notre santé qu'elle perd , ne pouvant plus nous assujettir à d'autres façons d'agir , qui nous deviennent nécessaires malgré nous , lorsque nous ne nous y attendons pas. Il faut quelque contrainte pour sentir tout le prix de la liberté. Examinez , me disoit-il , les Princes , tout leur ennui ne vient que de ce qu'ils ne se gênent sur rien : le plaisir si séducteur pour tous les autres hommes de faire leur volonté , n'est plus un plaisir pour eux.

Cet homme qui m'avoit paru si occupé du soin de faire la sienne , étoit la complaisance même ; il avoit son avis , mais le mien étoit toujours le préféré sans aucune fadeur , & il trouvoit , dans beaucoup d'esprit qu'il a , des raisons qui autorisoient cette préférence ; desorte que jamais il n'y eut de métamorphose aussi singulière. Il ne lui resta de l'ancien Lérac , que la candeur & l'attachement scrupuleux à la vérité , qui

le rendoit incapable de la moindre duplicité, même dans les bagatelles.

Cet hyver fut extrêmement court. Je voulus quelquefois lui rappeler ce qu'il devoit à son avancement, & l'engager à aller, ce qu'on appelle faire sa cour. Sa façon de s'en défendre étoit aussi sincère que raisonnée. Je connois assez ce pays-là, me disoit-il, pour sçavoir que les gens vrais & aussi peu lians que je le suis, ne peuvent se flatter d'y parvenir. Je n'ai pas assez d'ambition, pour que l'envie de la satisfaire me fasse changer de caractère. D'ailleurs, me disoit-il, si l'amitié que je vois qui va succéder en moi à l'amour est aussi vive que je l'imagine, je ne veux pas me lier plus que je ne suis. Quand j'en serai assuré, mon terme militaire sera rempli. Je n'ai pas besoin du Service pour vivre à mon aise, & j'ai besoin de ne pas m'éloigner de vous pour vivre heureux. Un grade que j'obtiendrois m'engageroit à des dépenses, qui, en me dérangeant, m'obligeroient à faire comme tant d'autres, auxquels le Service alors est devenu absolument nécessaire, & qui sont obligés à le continuer sans goût, sans zèle & sans talens, & pour vivre seulement comme ils ont vécu. Cela fait nombre sur une liste, & cela ne sert de rien au bien de la Patrie.

Le temps de recommencer la campagne

étoit proche; je sçus qu'il faisoit tous ses préparatifs, pour partir; mais il me le cachoit avec soin. Je lui en parlai; je n'ai pas prétendu, dit-il, vous rien celer d'essentiel; pourquoi nous entretenir de quelque chose qui nous fait de la peine avant le temps. Comme il approche, il faut bien en parler.

Le chagrin violent que j'avois de son départ me fit passer par-dessus une résolution que j'avois prise: je n'en fus pas maîtresse. Quelle est donc votre idée, lui dis-je un jour, vous ne voulez rien faire pour votre avancement, & pourquoi aller faire cette campagne. Pour achever de me connoître, me dit-il, si je reste votre ami, comme je le crois & l'espère, vous me suffirez, & si je vous suffis, alors il fera temps de prendre son parti. Si j'étois assez malheureux pour m'être trompé, j'aurai du moins conservé un sujet d'occupation qui me servira à ne pas succomber sous l'ennui que j'éprouverois en pareil cas.

Je suis affligée, lui dis-je, de vous voir encore des doutes; il m'assura de si bonne foi, que je ne devois pas m'en offenser. & qu'ils ne tomboient que sur lui même. Que je fus satisfaite de mon indiscretion! J'étois sûre de lui, il l'étoit de moi; rien ne devoit nous troubler.

Il partit après l'adieu le plus tendre : mon désespoir n'étoit point de ces peines cruelles, qui semblent nous annoncer la fin de toute espèce de bonheur ; c'étoit une peine sensible, un poids sur le cœur, que j'aurois craint d'en arracher, par toute autre voie que son retour. Il ne se passa guères de Courier, où je ne reçus de lui des lettres charmantes. J'y trouvois le bonheur de ma vie ; elles étoient assaisonnées de tant de traits de sagesse & de saine Philosophie, que si je vaux quelque chose, je ne doute pas que ce ne soit le fruit de ses lettres, dont la tournure étoit toujours aussi simple que lui-même. Je les ai gardées soigneusement pour vous ma fille. Quand vous entrerez dans le monde je vous prierai de les lire avec réflexion.

A la fin de la campagne, j'en reçus une qui est celle de toutes les lettres, que j'ai jamais reçues, qui m'a fait le plus sensible plaisir. Elle commençoit par ces mots, que je n'oublierai jamais. „ Félicitez-moi, ma „ chère Comtesse, je viens de faire une „ connoissance qui assure mon bonheur. „ L'amour m'a aveuglé jusqu'à ce jour ; à „ force de chercher à pénétrer au fonds de „ mon cœur, j'y sens de la façon la moins „ équivoque, qu'enfin l'amitié que j'ai pour „ vous, est toute aussi tendre, mais plus

„ puissante que l'amour. Si votre bonheur
 „ pouvoit dépendre de la possession d'un
 „ amant, qui ne fut pas moi, j'irois vous le
 „ chercher au bout du monde, pour vous
 „ voir heureuse, & jouir de votre reconnois-
 „ sance. Le bonheur de cet amant fortuné,
 „ ne pourroit en rien altérer le mien, puis-
 „ qu'il ne pourroit vous détacher de moi;
 „ je vous connois assez pour répondre de
 „ vous, & je réponds de moi, depuis que
 „ j'ai pu parvenir à me connoître. &c.

Je fis sur cette Lettre, les projets les
 mieux arrangés; j'établissois, des conséquen-
 ces que j'en tirois, que Lérac, n'étant plus
 mon amant, je ne retrouverois que cette
 amitié, qui faisoit depuis mon enfance, ma
 plus chère espérance. Tous mes préjugés
 rentrèrent dans leurs droits; mais je ne tou-
 chois pas encore à ce bonheur suprême. Lé-
 rac revint & me ramena un amant. Cet
 amour dont je n'osois me plaindre, avoit
 encore bien de l'empire sur son cœur; mais
 l'amitié croissoit chaque jour; il me l'assu-
 roit & me le prouvoit à chaque instant;
 dans les débats qui naissent entre ces deux
 passions, l'amour étoit toujours sacrifié; il
 ne fut plus traité que comme ayant con-
 tribué à faire notre bonheur, sans en faire
 partie. La reconnoissance que lui devoit l'a-

mitié , l'a fait endurer dans notre société pendant encore quatre à cinq ans ; après quoi , ennuié de n'avoir plus la préférence , il a cessé de nous tourmenter , en cessant de nous plaire ; mais en revanche , je ne crois pas que l'on puisse rien ajouter à la vive tendresse que j'ai conservée pour Lérac , ni au bonheur que je goûte dans sa société.

Entièrement à moi , il quitta le service l'année suivante , & n'en voulut faire la démarche , que lorsqu'il eut resté quatre mois avec moi , après son retour de la campagne de Fontenoi. La seule chose qu'il ait exigé de moi , alors , fut de passer ce temps à Paris , pour s'éprouver , disoit-il , dans toutes les situations. Comme il m'avoit tiré du monde , il vouloit m'y rendre , de peur que je n'eusse des reproches à lui en faire quelque jour. Il étoit vrai que j'avois pris pour la retraite un goût qu'il voyoit avec douleur , prétendant que je n'étois pas née pour elle , & que je forçois mon tempérament.

Il y a aujourd'hui quinze à seize ans que son attachement pour moi n'a pas souffert la plus légère altération , & que je lui dois le bonheur le plus constant que jamais femme ait goûté.

Il me fait chaque jour ressentir combien

il est nécessaire aux personnes de notre sexe d'avoir un appui dans nos foiblesses , un conseil dans les affaires , un confident dans nos peines , comme dans nos plaisirs , & un miroir fidèle qui nous peint à nous-mêmes telles que nous sommes , afin de nous sauver les ridicules que nous adopterions sans lui.

Vous voyez Mesdames , ajouta la Comtesse , que sans la recette du Chevalier , je courrois encore après le bonheur inexprimable dont j'ai joui. Mais comme je l'estimois le plus grand dont on puisse éprouver la jouissance , il étoit bien juste que je fisse de grands frais pour l'obtenir ; je crois , ainsi que M. le Chevalier , que ce moyen est le plus court , & je pense le seul , car qui peut se connoître , lorsqu'il ne s'y prend pas avec cette entière confiance ?

Cette dernière conversation décida mon triomphe. Une des Dames qui l'avoit occasionné fut persuadée parce qu'elle l'étoit déjà ; une autre crut que la Comtesse se vantoit , & resta dans son opinion contre mon système ; mais comme il n'a jamais fait le sujet de ses discours , on ne peut dire ce qu'elle en pensoit. Pour Mademoiselle de Bellerive , elle fut , à coup sûr , fort aise de sçavoir que c'étoit chose honnête & raisonnable que de rendre son amant heureux.

10

THE NEW

TRAVEL

OF

THE EAST

AND

THE WEST

AND THE SOUTH

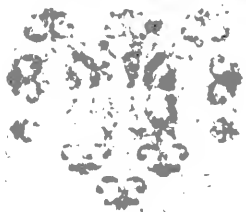
AND THE NORTH

AND THE MOUNTAINS

AND THE RIVERS

AND THE LAKES

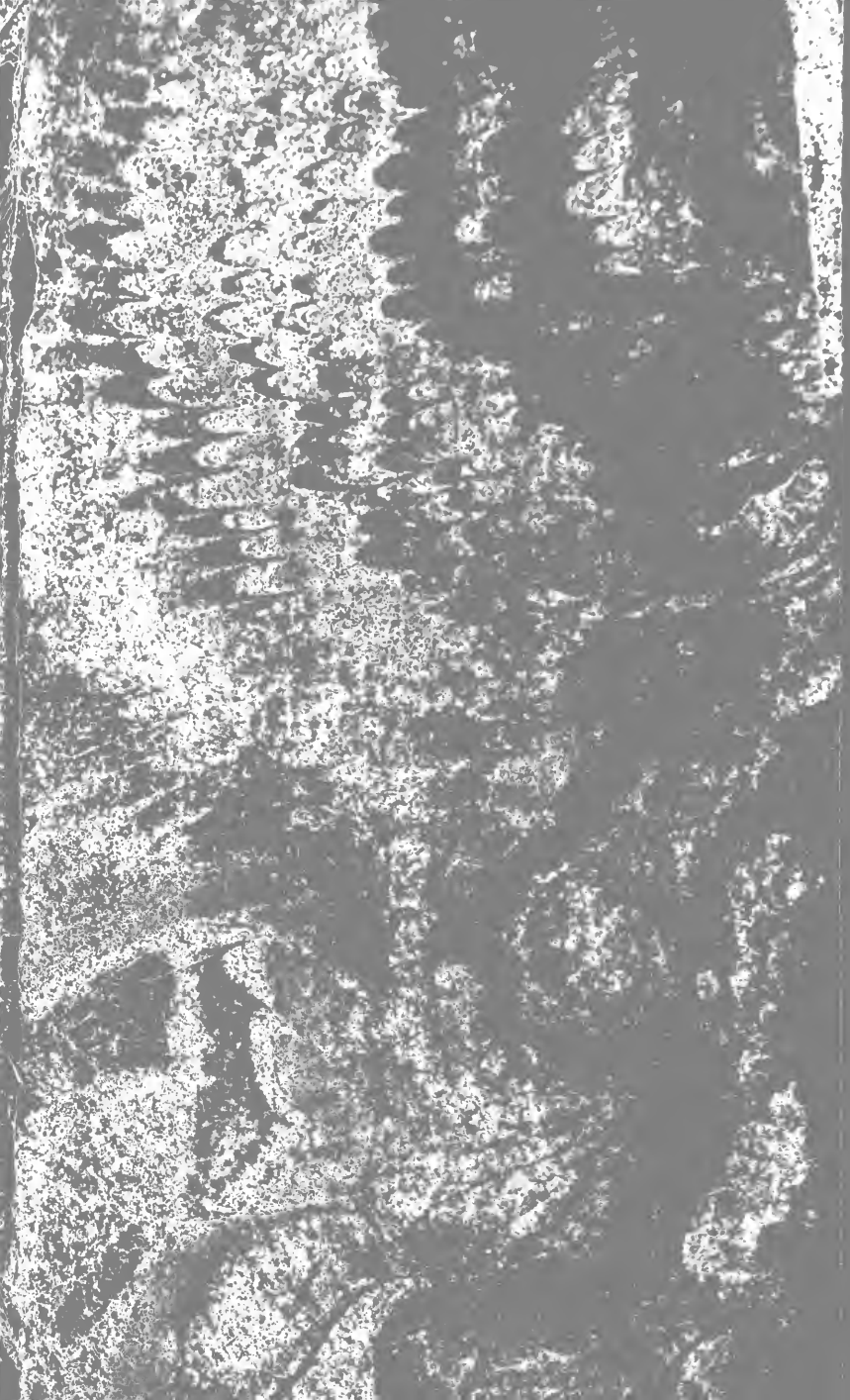
AND THE OCEANS



1812

Printed by J. G. & Co.

London



PQ
2022
P8H5

Puységur, Jacques François
Maxime de Chastenet
Histoire de Madame de
Bellerive

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

